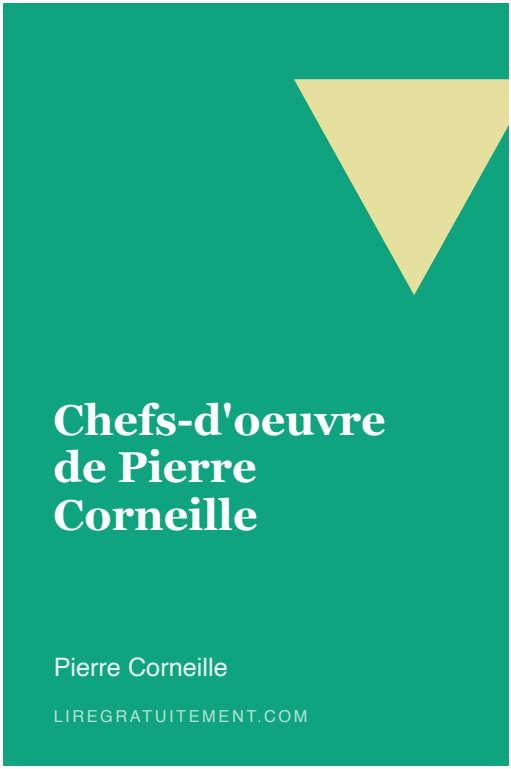

Chefs-d'oeuvre de Pierre Corneille

Pierre Corneille

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chefs-d'oeuvre de Pierre Corneille

A l'heure où la poésie française, dégagée de ses grossières entraves, commençait à parler une langue à la fois élégante et virile, . le théâtre restait plongé dans la barbarie léguée par une époque qui proscrivait toutes les manifestations de la pensée en dehors du domaine religieux. Les mystères informes, les grossières saynètes à peine ébauchées, triste héritage du moyen âge, tenaient le haut du pavé dans la littérature nationale. La langue, mal formée, se prêtait peu aux exigences de la scène; quelques érudits connaissaient seuls et admiraient le théâtre grec et romain, resté lettre close pour le profane vulgaire. Aux premières années du dix-septième siècle, on vit poindre tout à coup une pléiade d'hommes de talent qui essayèrent de dégager la forme dramatique des épaisses ténèbres qui l'enveloppaient : parmi ces précurseurs, il y aurait injustice à ne pas signaler Alexandre Hardy, Jodelle, Bois-Robert, Mairet et Rotrou. Leur œuvre contient, à travers beaucoup de fatras, des beautés de premier ordre, qui préparèrent admirablement la voie au créateur du théâtre moderne, à Pierre Corneille. Et telle est la puissance de ce pénip. hors liome, que pas une

gloire venue après lui ne saurait balancer la sienne. Le grand homme trouva du premier jet l'art d'intéresser un public encore neuf aux généreux accents d'une muse inspirée, et c'est encore à ce fleuve grandiose du beau et du vrai que les générations modernes iront puiser les nobles sentiments, le sublime de l'expression, la variété des sensations qu'elles sont en droit d'aller cher-

cher au théâtre, l'école la plus sûre et la plus attrayante de l'éducation populaire. Si d'autres hommes de génie et de talent ont étendu les bornes de ce champ fertile en enseignements, on doit reconnaître que, sans le précurseur, les successeurs eussent fait dans la voie littéraire plus humble figure, et que plus modestes seraient les conquêtes si elles ne leur eussent été préparées si généreusement. Aussi, dans le panthéon de nos gloires nationales, ne voyons-nous aucune d'elles primer celle du poète normand, dont nous devions tenir à honneur de relever la statue. Nous sommes de ceux qui professent pour l'admirable écrivain un culte sans réserve, bien éloigné de ces restrictions de rhéteurs qui ont tenté de diminuer sa légitimé renommée. Ce n'est pas que nous ayons la prétention de vouloir ici expliquer le génie du Sophocle moderne ; ses œuvres parleront assez haut pour lui. Nous nous bornerons à retracer brièvement cette vie si pure, consacrée exclusivement aux lettres, et qui sera l'éternel honneur de notre pays.

Pierre Corneille est né à Rouen, le 6 juin 1606. Son père, maître des eaux et forêts de

la vicomté de Rouen, avait été anobli par Louis XIII. Le futur maître de la scène française exerça longtemps la charge d'avocat général avant de faire connaître au public et de connaître lui-même ses dispositions poétiques. Une aventure de jeunesse lui révéla son talent. Un de ses amis commit l'imprudence de l'amener chez sa maîtresse ; le nouveau venu prit bientôt la place de l'introducteur. De là le sujet de Milite (1629), sa première pièce de théâtre. Malgré les défauts de cette comédie, on put pressentir la perfection prochaine de la poésie dramatique, et sur la foi du succès, une troupe de comédiens se forma pour exploiter la verve

du nouvel auteur. A Mélite succédèrent Clitandre , tragédie (1632) ; la Veuve, la Galerie du Palais, la Suivante, la Place Royale , Y Illusion comique, comédies. Puis Corneille prit bientôt un vol plus élevé dans sa Mèdée (1635) et dans le Cid, tragi-comédie (1636), le brillant point de départ d'une série de chefs-d'œuvre qui n'ont jamais été surpassés.

Quand le Cid parut, le cardinal de Richelieu, un profond politique, mais un piètre écrivailleur, jaloux de toutes les espèces de gloire, en fut aussi alarmé, dit Fontenelle, que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, et se mit à la tête de ses détracteurs les plus acharnés. L'Académie française, de récente création, donna par l'ordre "du ministre, sou fondateur et son protecteur, ses sentiments sur cette œuvre étonnante. Il va sans dire que ces sentiments de gens qui blâmaient tout

haut ce qu'ils admiraient tout bas, ne furent que l'écho des rancunes littéraires de Richelieu. Celui-ci toutefois échoua dans sa stupide campagne, et le Cid, consacré par l'admiration universelle, resta le plus beau titre de son auteur à la reconnaissance d'un public' enfin éveillé d'une torpeur séculaire, qui ne s'inquiéta pas, comme l'ont fait les ergoteurs, de l'emprunt du sujet à Diamante et à Guilhem de Castro ; les Espagnols eux-mêmes traduisirent une copie dont l'original leur appartenait, mais qui était au-dessus de tout ce qu'avait produit leur théâtre national, parce qu'un homme de génie en avait encore agrandi les horizons.

Au Cid succéda, en 1639, Horace (ou les Ho races). On annonça qu'il allait paraître une critique de cette pièce. Corneille, qui avait passé par les griffes des scribes du cardinal, connaissait d'avance la main qui voulait lui préparer d'autres déboires, en

compagnie d'un autre personnage puissant ; aussi ecrivait-il à un de ses amis : « Horace fut condamné par les duumvirs, mais il fut absous par le peuple. » Ce sont ces persécutions sournoises du cardinal qui inspirèrent à Corneille les vers suivants, après la mort de Richelieu, qu'il considérait à la fois comme son bienfaiteur et son ennemi :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,

Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal, il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Cinna , joué la même année 1639, consacra définitivement la réputation du poète. Le

langage de la politique n'avait jamais pris une forme plus élevée ; on ne soupçonnait pas une telle profondeur d'aperçus chez un écrivain à la vie modeste et que la gloire allait chercher dans sa retraite. Polyeucte (1640) montra une nouvelle face de ce génie multiple, qui, avant l'âge de trente-cinq ans, débarrassé des premières hésitations du noviciat, avait produit les quatre plus splendides chefs-d'œuvre de notre littérature.

A partir de cette dernière pièce, sans qu'il y eût encore lassitude, les œuvres produites ne s'élèvent pas à la même hauteur ; les éclairs deviennent plus rares : Corneille est à son apogée. C'est alors que sont représentés : la Mort de Pompée (1641) ; le Menteur (1632) qui devait prouver victorieusement que le tragédiste était doublé d'un auteur comique ; Héraclius, Rodogune (1646), une des tragédies préférées de Corneille. Malgré ses haines littéraires, Richelieu lui fait accorder en 1637 une pension,

et l'Académie, qui avait si bassement dénigré la victime de celui-ci, ouvre ses portes à l'auteur acclamé par la nation.

La chute de Pertharite (1653) éloigne Corneille du théâtre ; l'écrivain draiûatique fait place au médiocre traducteur en vers de Ylmitation de Jésus-Christ (1656), qui a eu cependant jusqu'à quarante éditions. Cette besogne d'ascête découragé d'un insuccès littéraire ne suffisait pas à la dévorante activité du grand homme. Le souvenir de son glorieux passé le ramène à sa véritable vocation. Il produit encore Œdipe (1659), Sertorius

(1662), Othon (1664), Théodore, Don Sanche d'Aragon, Andromède, la Toison d'or , Nicomède, Sophonisbe , la Suite du Menteur ; puis enfin des œuvres d'un génie en décadence, telle que : Pulchérie, Bérénice, Agésilas (1666), Attila, (1667) et Surena (1674).

Outre ses œuvres dramatiques et sa traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, Corneille a publié des Mélanges poétiques (1632), une traduction des Psaumes de la Pénitence et de l'Office de la sainteVierge, un Discours sur l'art dramatiq ue et Y Examen de ses pièces de théâtre, où le génie créateur prenait la peine de justifier ses succès et d'expliquer le pourquoi de sa gloire légitime à des contemporains qui allaient détrôner l'idole de la veille au profit de celle du lendemain, Jean Racine, que lui opposent sans sourciller toutes les générations de pédants, comme si la carrière n'avait pas assez d'étendue pour deux hommes de génie ; mais la manie du parallèle est tellement invétérée depuis Plutarque, qu'elle est devenue incurable et menace de s'éterniser sans profit pour le commun des martyrs, l'honnête public, devant lequel miroitent les inutiles passes d'armes des critiques, des commentateurs et des impuissants de la république des lettres.

Pierre Corneille mourut dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, dans un tel oubli, que la plus profonde détresse était devenue la compagne assidue du doyen de l'Académie française, si bien que le dur Boileau, qui avait jeté aux pieds du lion vieilli la sanglante épigramme :

îi

Après Y Agésilas,

Hélas !

Mais après Y Attila,

Hola !

fut ému au point d'aller offrir au roi-soleil de renoncer à sa pension, afin d'en faire jouir le vieux poète mourant. Louis XIV envoya deux cents louis; mais la misère avait vaincu le noble athlète ; deux jours après, Corneille expirait. Il avait vécu dans une constante liaison avec son frère Thomas, faisant avec lui maison commune, élevant ensemble leurs nombreux enfants, partageant les joies du triomphe et les amertumes de la défaite. L'homme qui avait relevé le théâtre français n'avait, sort étrange! enrichi que les comédiens. Qui ne sentirait ses entrailles émues à la lecture de cette lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille et publiée dans le Journal de Paris (22 janvier 1788) : « J'ay veu hier M. Corneille, nostre parent et amy. Il se porte assez bien pour son âge. Il m'a pryé de vous faire ses amitiez. Nous sommes sortis ensemble aprez le disner, et en passant par la rue de la Parcheminérye, il est entré dans une boutique pour faire accommoder sa chaussure qui estoit décousue. Il s'est assis sur une planche et moy auprès de luy, et lorsque l'ouurier eust refait, il

luy a donné trois pièces qu'il auoit dans sa poche. Lorsque nous fusmes rentrez, je luy ay offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager. J'ay pleuré qu'un si grand génie fust réduit à cet excez de misère. »

En considérant la triste condition des hommes de lettres sous l'ancien régime, qui se sentirait le honteux courage de leur reprocher les dédicaces intéressées qu'ils adressaient humblement à de grands seigneurs qui tranchaient du Mécène, à des financiers qui payaient en écus trébuchants les louanges exagérées que la mauvaise conseillère, la faim, leur prodiguait dans l'espoir du vivre du lendemain? On a trop souvent oublié que le travail de l'écritoire était alors le résultat d'une vocation sérieuse, et que jusquelà il n'avait point enrichi ceux qui obéissaient uniquement a leur inspiration. Il fallait, pour changer ce déplorable état de choses, qu'un spirituel écrivain joignît enfin à ses aptitudes littéraires les aptitudes de l'homme d'affaires; mais jusqu'à Beaumarchais, le littérateur était traité uniquement à l'égal de l'amuseur public, et ce n'était pas le bonhomme Corneille qui était de taille à vaincre des habitudes de dédaigneuse protection pour faire valoir hautement des droits imprescriptibles. On peut s'en convaincre en lisant le portrait qu'a tracé Fontenelle de son illustre oncle : « Corneille, dit-il, était assez grand ; il avait l'air fort simple et fort commun, il était toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette. Il lisait ses vers avec force.

mais sans grâce. Il savait les belles lettres, l'histoire, la politique ; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait, et pour trouver le grand Corneille, il fallait le lire. Il était mélancolique. Il lui fallait des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque et quelquefois rude en apparence ; au fond, il était très aisé à vivre : bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse, nul manège, ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour ; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires que son aversion : les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Il avait plus d'amour pour l'argent que d'habileté pour en amasser. Il ne s'était point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir ; mais quoique sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assurait trop peu sur son rare mérite, et croyait trop facir

lement qu'il pouvait avoir des rivaux. » On comprendra aisément que, devant cette noble et austère figure, il ne soit resté à la postérité que la ressource d'une admiration sans bornes ; il fallait que des époques de mesquine décadence se succédassent pour qu'on osât porter sur ce grand homme une main sacrilège, et qu'on en vînt à discuter, avec des arguments sans valeur, une

gloire/ incontestable et longtemps incontestée. L'oubli le plus complet a enseveli ceux qui oui méconnu de parti pris les rares qualités de l'auteur du Cid, les ressources d'une puissante imagination, l'énergie du sentiment, la hardiesse des plans, l'art de les varier selon le choix du sujet, de donner à ses personnages une âme, une dignité, une chaleur, un caractère toujours conforme à leur siècle, à leur nation, à leurs mœurs, à leur situation. Qui donc ne resterait pas confondu devant cet art multiple de placer des héros dans des circonstances embarrassantes, de les en tirer sans effort, d'étonner le spectateur par des sentiments élevés, par la grandeur des images, la variété et l'énergie du style? Un jour, Voltaire, pris d'un sentiment de justice, écrivait ces lignes à propos des œuvres de la vieillesse de Corneille : a On ne juge d'un gTand homme que par ses chefs-d'œuvre, et non par ses fautes. Ce sont les ouvrages d'un Vieillard, mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par le temps de sa gloire, quel homme 1 quel sublime dans les Idées, quelle élévation de sentiments, quelle faiblesse dans ses portraits, quelle profon-

deur de politique, quelle vérité, quelle force dans les raisonnements ! Chez lui, les Romains parlent en Romains, les rois en rois ; partout de la grandeur et de la majesté. Ou sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. » C'est pourtant ce même Voltaire qui, rétrospectivement jaloux des lauriers du grand homme, médiocre imitateur de ses inspirations théâtrales, s'acharne avec la puérilité de l'impuissance à découvrir des taches au soleil. Il recueille chez lui la nièce de Corneille, et, tout en dotant celle-ci, trace sur l'œuvre du maître ses impertinents commentaires, en se livrant à ce singulier travail de démolition qui ne sera pas le moindre étonnement de ceux qui savent combien le patriarche de Ferney fut inférieur à ces dieux

du théâtre , Corneille et Racine, qu'il opposait l'un à l'autre sans bonne foi, avec la rage sourde du vaincu qui voit passer le char des triomphateurs. Et encore, dans une autre occasion. Voltaire essaye de frapper un dernier coup, comme le témoigne ce passage d'une lettre à Sumarokoff, le Corneille des Russes (26 février 1769) : a Oui, Monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques, sans contredit, comme celui qui seul a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été admirablement sublime sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement ; car, avant lui, Corneille n'avait bien fait parler l'amour que dans le Cid, et le Cid n'est pas de lui ; l'amour

est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces. »

Celui qui tranchait ainsi du régent vis-à-vis d'un grand génie devait malheureusement faire école. Ce devint un lieu commun de frapper Corneille à l'aide de Racine ; le moins inventif des hommes, Jean-François La Harpe, suit la consigne ; le tragédiste meurtri, le critique à courte vue, fait de son Eloge de Racine un plaidoyer en règle contre Pierre Corneille, qu'il attaque dans toutes ses possessions et à qui il laisse à peine quelque asile pour s'y nicher avec sa gloire. De Charybde en Scylla : après l'auteur des B armé • cides, qui du moins avait essayé de faire œuvre théâtrale, c'est Grimm, un papoteur d'antichambre ; il essaye de mordiller de ses petites dents la lime cornélienne. Marmontel avait dit que le tragique ancien naissait d'une fatalité aveugle, et que Corneille, par un effort de génie, avait pris l'intérêt dans les passions. Là-dessus, Grimm répond :

« L'effort du génie du grand Corneille consistait à imiter l'échafaudage et la forfanterie du théâtre espagnol, qu'il avait étudié, et dont les auteurs ne pouvaient pas adopter le dogme de la fatalité, parce qu'ils n'étaient pas philosophes, et qu'ils ne traitaient pas des sujets grecs, et comme Corneille avait plus de grandeur et de tête que ceux qui lui avaient servi de modèles, il s'est fait un grand nom malgré son mauvais goût. »

L'auteur de la Correspondance littéraire, pas plus que La Harpe, n'était en état de développer une thèse qu'il avait étourdiment en-

tamée ; aussi rentre-t-il à la hâte dans le fonds commun des amateurs de parallèles quand il a expectoré sa première salive : « Si Molière, dit-il, n'a pas éprouvé de dégoûts de la part de ses contemporains, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas parce qu'il avait du goût, c'est parce qu'il était bon courtisan, et parce que le hasard l'avait fait naître sous un roi à qui l'on avait dit d'aimer tout ce qui tenait à la gloire des lettres et des arts. Pierre Corneille, que nous avons surnommé le Grand , n'échappa point à cette destinée inévitable du génie. Longtemps méconnu ou opprimé par la sottise du cardinal de Richelieu et par la bassesse de ceux qui voulaient plaire à ce ministre, aussi vain dans ses prétentions d'esprit qu'implacable dans ses haines ministérielles, Corneille n'obtint justice de son siècle que lorsqu'il eut un rival qu'on voulait écraser. L'admiration pour Corneille devint extrême à mesure que Racine s'éleva. On se demande aujourd'hui avec étonnement comment des esprits aussi distingués que Mme de Sévigné, Mme Deshoulières, un Saint-Evremond et d'autres ont pu méconnaître le génie de Racine. Aujourd'hui (1776), le respect pour Corneille et pour Racine est poussé jusqu'à l'idolâ-

trie ; mais comme ce sont deux hommes d'un génie trop divers, leurs partisans commencent à être sur le qui-vive entre eux, et il se forme sourdement deux sectes dans la littérature, dont la haine éclatera incessamment et donnera aux oisifs le même spectacle que la querelle de la supériorité

des anciens sur les modernes a fourni au commencement du siècle. » ,

Si de ces juges de hasard nous retombons en plein dix-neuvième siècle, que voyonsnous? D'immortels génies déchiquetés sans vergogne, au nom du bon goût, par des professeurs de réthorique, armés en guerre contre les écarts des maîtres ; par des abstracteurs de quintessence, des critiques sans aveu, des chercheurs ahuris de midi à quatorze heures, qui nous feraient prendre en horreur les nobles oeuvres faites pour honorer à jamais une nation, si l'on essayait de s'en rendre compte par la compromettante entremise de ces harpies en délire.

O Gid , ô Horace, ô Cinna, ô Polyeucte , sources fécondes où s'abreuveront éternellement les esprits amoureux de tout ce qui élève le cœur de l'homme, apparaissez sans voiles dans votre éclat radieux, et apprenez, s'il se peut, — il est bien tard, — à penser, à admirer les grandes choses, aux infortunés contemporains des sirènes de carrefour, des Trissotins d'égout, des Yadius de sacristie et des Bérénices de théâtres de vaudeville, qui tiennent attaché à leur chevelure et à leur querelle le fameux tout Paris qui a succédé aux sept cents honnêtes gens pour lesquels écrivait exclusivement le dix- huitième siecle tout entier, qui ne prévoyait guère qu'un jour viendrait où le banquet de l'intelligence serait ouvert aux humbles de ce monde, devenus dignes de comprendre

la langue du génie, de l'honneur, du patriotisme et de la raison. N. Dxvid.

LE CID

PERSONNAGES

D. FERNAND, premier roi de Castille.

D. URRAQUE, infante de Castille.

D. DIÈGJJE, père de don Rodrigue.

D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène D. RODRIGUE, amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D* ALONSE i Sentilsllommes castillans.

CHIMÈNE, fille de don Gomès.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

EL VIRE, gouvernante de Chimène.

Un page de l'infante.

L a scène est à Sévillle.

iCTE PREMIER

SCÈNE I

CHIMENE, EL VIRE

GHIMÈNE

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?

Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELYIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :

Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez :

Et, si je ne m'abuse à lire dans son âme,

Il vous commandera de répondre à sa flamme.

GHIMÈNE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,

Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix : Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre Un si charmant discours ne se peut trop entendre :

Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour La douce liberté de se montrer au jour.

Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue? N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,

Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux, Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.

Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,

Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit,

Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :

« Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle. Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle, Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image.

Et sort d'une maison si féconde en guerriers,

Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.

La valeur de son père, en son temps sans pareille,

Tant qu'a duré sa force a passé pour merveille;

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.

Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;

Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. x>

Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait A tranché ce discours qu'à peine il commençait;

Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.

Lé roi doit à son fils élire un gouverneur.

Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;

Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

ACTE I, SCÈNE II

Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,

Dans un espoir si juste il sera sans rival :

Et puisque don Rodrigue a résolu son père Au sortir du conseil à proposer l'affaire,

Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,

Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE

Il semble toutefois que mon âme troublée Refuse cette joie et s'en trouve accablée.

Un moment donne au sort des visages divers,

Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE

Allons, quoi qu'il gai soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II

L'INFANTE, LÉONOR, Page.

L'INFANTE

Page, allez avertir Chimène de ma part Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard, Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(Le page rentre.)

LÉONOR

Madame, chaque jour même désir vous presse;

Et dans son entretien je vous vois chaque jour Demander en quel point se trouve son amour.

l'infante

Ce n'est pas sans sujet : je l'ai presque forcée A recevoir les traits dont son âme est blessée;

Elle aime don Rodrigue et le tient de ma main,

Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain;

Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,

Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR

Madame, toutefois parmi leurs bons succès Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.

Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse, Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?

Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux? Mais je vais trop avant et deviens indiscrète.

l'infante

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.

Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu.

Ecoute quels assauts brave encor ma vertu.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne.

Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,

Je l'aime.

LÉONOR

Vous l'aimez!

l’infante

Mets la main sur mon cœur, Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur, Comme il le reconnaît.

ACTE I, SCÈNE

• LÉONOR

Pardonnez-moi, madame,

Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.

Une grande princesse à ce point s’oublier Que d’admettre en son cœur un simple chevalier ?

Et que dirait le roi, que dirait la Castille?

Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

l’infante

Il m’en souvient si bien que j’épandrai mon sang Avant que je m’abaisse à démentir mon rang.

Je te répondrais bien que dans les belles âmes Le seul mérite a droit de produire des flammes :

Et, si ma passion cherchait à s’excuser Mille exemples fameux pourraient l’autoriser :

Mais je n’en veux point suivre où ma gloire s’engage ; La surprise des sens n’abat point mon courage;

Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,

Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.

Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre, Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.

Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,

Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.

Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée Avec impatience attend leur hyménée ;

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.

Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui ;

C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture :

Et, malgré la rigueur de ma triste aventure.

Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,

Mon espérance est morte, et mon esprit guéri .

LE CID

Je souffre cependant un tourment incroyable Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :

Je travaille à le perdre, et le perds à regret,

Et de là prend son cours mon déplaisir secret.

Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne :

Je sens en deux partis mon esprit divisé.

Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé. Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite :

Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.

Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LÉONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,

Sinon que de vos maux avec vous je soupire :

Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent : Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant Votre vertu combat et son charme et sa force,

En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,

Elle rendra le calme à vos esprits flottants,

Espérez donc tout d'elle et du secours du temps i Espérez tout du ciel ; il a trop de justice Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

l'infante

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

SCÈNE III

L'INFANTE, seule.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède.

Mets enfin quelque borne au mal qui me possède.

Assure mon repos, assure mon honneur.

Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.

Cet hyménée à trois également importe,

Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte,

D'un lien conjugal joindre ces deux amants,

C'est briser tous mes fers et finir mes tourments.

Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,

Et par son entretien soulager notre peine.

LE COMTE, DON DIÈGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi (l) :

Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

(1) Aujourd'hui, quand les comédiens représentent Cette pièce, ils commencent par cette scène.

LE CID

DON DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille Montre à tous qu'il est juste et fait connaître assez Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes, Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,

De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.

A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,

Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre,

Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils :

Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis ; Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;

Et le nouvel éclat de votre dignité Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince;

Montrez-lui comme il faut régir une province,

Faire trembler partout les peuples sous sa loi,

Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi :

Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :

Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,

ACTE I, SCÈNE IV

Dans le métier de Mars le rendre sans égal,

Passer les jours entiers et les nuits à cheval,

Reposer tout armé, forcer une muraille,

Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille ; Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait.

Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

DON DJÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie.

Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,

Il verra comme il faut dompter les nations;

Attaquer une place, ordonner une armée,

Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.

Un prince dans un livre apprend mal son devoir.

Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années Que ne puisse égaler une de mes journées î Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;

Et ce bras du royaume est le plus ferme appui. Grenade et l' Aragon tremblent quand ce fer brille; Mon nom sert de rempart à toute la Castille :

Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,

Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire, Met laurier sur laurier, victoire sur victoire.

Le prince, à mes côtés, ferait dans les combats L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;

Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

LE CID

Et pour répondre en hâte à son grand caractère,

Il verrait…

DON DIÈGUE

Je le sais; vous servez bien le roi, îe vous ai vu combattre et commander sous moi : Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace, Votre rare valeur a bien rempli ma place.

Enfin, pour épargner les discours superflus,

Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.

Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMITE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE

L’éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

ACTE T? SCÈNE IV

LE COMTE

Et par là cet honneur n’était dû qu’à mon bras.

doL Jiègue

Qui n'a pu l’obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas! Moi!

DON DIÈGUE Vous.

LE COMTE

Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(I! lui donne un soufflet .)

DON DIÈGUE j mettant l’épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

DON DIÈGUE

] O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse.

LE COMTE

Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction, l'fiistoire de ta vie :

D'un insolent discours ce juste châtiment Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE y

DON D1ÈGUE

O rage! 6 désespoir? ô vieillesse ennemie!

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers? Mon bras qu'avec respect toute

l'Espagne admire. Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,

Tant de fois affermi le trône de son roi,

Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi ?

O cruel souvenir de ma gloire passée !

Œuvre de tant de jours en un jour effacée !

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!

Précipice élevé d'où tombe mon honneur!

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,

Et mourir sans vengeance ou vivre dans la honte? Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;

Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur, El ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,

Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne. Et toi, de mes exploits glorieux instrument,

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense, M'as servi de parade, et non pas de défense,

Va, quitte désormais le dernier des humains,

Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

BON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père

L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE Agréable colère!

Digne ressentiment à ma douleur bien doux!

Je reconnais mon sang à ce noble courroux;

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte; Viens me venger.

• DON RODRIGUE

De quoi?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel : D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;

Mais mon âge a trompé ma généreuse envié;

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage :

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage. Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter.

Je te donne à combattre un homme à redouter;

LE CID

Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière, Porter partout l'effroi dans une armée entière. J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus ; Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus, Plus que brave soldat, plus que grand capitaine, C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE

Le père de Chimcne.

Le. « .

DON RODRIGUE DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour;

Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.

Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense. Enfin, tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :

Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ; Montre-toi digne fils d'un père tel que moi :

Accablé de malheurs où le destin me range,

Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

ACTE J, SCÈNE YII

Si près de voir mon feu récompensé, O Dieu, l'étrange peine!

En cet affront, mon père est l'offensé, Et l'offenseur le père de Chimène i

Que je sens de rudes combats ! '

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse : Il faut venger un père et perdre une maîtresse.

L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras. Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,

Noble et dure contrainte, aimable tyrannie.

Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ; L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,

Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,

Fer, qui causes ma peine,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas,

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père : J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ; J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

LE GID.

À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,

Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine.

Allons, mon âme : et, puisqu'il faut mourir, Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire! Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ! Respecter un amour dont mon âme égarée Voit la perte assurée!

N'écoutons plus ce penser suborneur.

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur, Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.

Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse,

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Je m'accuse déjà de trop de négligence;

Courons à la vengeance;

Et tout honteux d'avoir tani balancé,

Ne soyons plus en peine, Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,

Si l'offenseur est père de Chimène.

DON ARIAS, LE COMTE

LE COMTE

Je l'avoue, entre nous, mon sang un peu trop chaud S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut. Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède*

DON ARIAS

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :

Il y prend grande part ; et son cœur irrité Agira contre vous de pleine autorité.

Aussi vous n'avez point de valable défense.

Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense, Demandent des devoirs et des soumissions Qui passent le commun des satisfactions.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie*

DON ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie;

Le roi vous aime encore; apaisez son courroux*

Il a dit : je LE veux; désobéirez-vous?

LE CID

LE COMTE

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime, Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;

Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

DON ARIAS

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable. Jamais à son sujet un roi n'est redevable.

Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir. Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi, Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice, Tout l'Etat périra s'il faut que je périsse.

DON ARIAS

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain.

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.

Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,

Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

DON ARIAS j

Souffrez que la raison remette vos esprits;

Prenez un bon conseil.

ACTE II, SCÈNE I

LE COMTE Le conseil en est pris.

DON ARIAS

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS

Mais songez que les rois veulent être absolus.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

DON ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre ; Avec tous vos lauriers, craignez encor la foudre.

LE COMTE

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS

Mais non pas sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces* J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces;

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

LE GID

LE COMTE, DON RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE Parle.

DON RODRIGUE

Ote-moi d'un doute :

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui.

DON RODRIGUE

Parlons bas; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,

La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

DON RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte, Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu ?

LE COMTE

Que m'importe ?

DON RODRIGUE A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux!

ACTE II, SCÈNE II

DON RODRIGUE Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain.

Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

DON RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE Oui : tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'efrroi. Les palmes dont je vois ta tête si couverte Semblent porter écrit le destin de ma perte.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur : Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.

A qui venge son père, il n'est rien d'impossible.

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens, Par tes yeux, chaque jour se découvrait aux miens ; Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir :

LE CID

Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime : Que ta haute vertu répond à mon estime :

Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait.

Je ne me trompais point au choix que j'avais fait. Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse. J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal, Dispense ma valeur d'un combat inégal ;

Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire;

On te croirait toujours abattu sans effort,

Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie !

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie î

LE COMTE

ïtetire-toi d'ici.

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère Qui survit un moment à l'honneur de son père.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR

l'infante

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur;

Fais agir ta constance en ce coup de malheur;

Tu reverras le calme après ce faible orage ;

Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage. Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

chimène

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.

Un orage si prompt qui trouble une bonace D'un naufrage certain nous porte la menace :

Je n'en saurais douter, je péris dans le port. J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord ;

Et je vous en contais la première nouvelle Au malheureux moment que naissait leur querelle, Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,

D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie.

Dont les plus généreux souffrent la tyrannie ! Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,

Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs î

l'infante

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre. Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder, Puisque déjà le roi les veut accommoder.

LE CID

Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible.

Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNË

Les accommodements ne font rien en ce point :

De si mortels affronts ne se réparent point.

En vain on fait agir la force ou la prudence :

Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence La haine que les cœurs conservent au dedans Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

l'infante

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène Des pères ennemis dissipera la haine :

Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère.

Don Dièguc est trop altier, et je connais mon père. Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;

Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE

Que crains-tu ? D'un vieillard l'impuissante faiblesse ?

CHIMÈNE

Rodrigue a du courage.

l'infante Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

ACTE II, SCÈNE IV

l'infante

Ta ne dois pas pourtant le redouter beaucoup;

Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire :

Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE

S’il ne m’obéit point, quel comble à mon ennui ! Et, s’il peut m’obéir, que dira-t-on de lui v Etant né ce qu’il est, souffrir un tel outrage !

Soit qu’il cède ou résiste au feu qui me l’engage. Mon esprit ne peut qu’être ou honteux ou confus De son trop de respect ou d’un juste refus.

l’infante

Chimène a l’âme haute, et, quoique intéressée,

Elle ne peut souffrir une basse pensée :

Mais si, jusques au jour de l’accommodement,

Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,

Et que j’empêche ainsi l’effet de son courage,

Ton esprit amoureux n’aura-t-il point d’ombrage ?

chimène

Ah ! madame, en ce cas je n’ai plus de souci

L’INFANTE, LÉONOR

L’INFANTE

Hélas! que dans l’esprit je sens d’inquiétude 1 Je pleure ses malheurs, son amant me ravit :

Mon repos m’abandonne, et ma flamme revit.

Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine;

Et leur division, que je vois à regret,

Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR

Cette haute vertu qui règne dans votre âme Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

ACTE II, SCÈNE V L'INFANTE

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi, Pompeuse et triomphante, elle me fait la loi ;

Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère.

Ma vertu la combat, mais, malgré moi j'espère î Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu Yole après un amant que Chimène a perdu,

LÉONOR

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,

Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

l'infante

Ah 1 qu'avec peu d'effet on entend la raison Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison ! Et, lorsque le malade aime sa maladie,

Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LÉONOR

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux : Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

l'infante

Je ne le sais que trop ; mais si ma vertu cède, Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède. Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,

Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,

Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.

Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le comte : J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits Les royaumes entiers tomberont sous ses lois ;

Et mon amour flatteur déjà me persuade

LE CID

Que je le vois assis au trône de Grenade,

Les Maures subjugués trembler en l'adorant,

L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,

Le Portugal se rendre, et ses nobles journées Porter delà les mers ses hautes destinées ;

Du sang des Africains arroser ses lauriers;

Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,

Je l’attends de Rodrigue après cette victoire,

Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR

Mais, madame, voyez où vous portez son bras,

Ensuite d’un combat qui peut-être n’est pas.

l’infante

Rodrigue est offensé, le comte a fait l’outrage :

Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage ?

LÉONOR

Eb bien, ils se battront, puisque vous le voulez : '

Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

l’infante

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s’égare î Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.

Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis :

Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

ACTE n, SCÈNE VT

DON ARIAS

Je l'ai de votre part longtemps entretenu.

J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

DON FERNAND

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire A si peu de respect et de soin de me plaire?

Il offense don Dièguе et méprise son roi !

Au milieu de ma cour il me donne la loi !

Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,

Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ; Fût-il la valeur même et le dieu des combats,

Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.

Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,

Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;

Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,

Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

DON S ANCHE

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle» On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle :

Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,

Un cœur si généreux se rend malaisément.

Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

DON FERNAND

Don Sanche, taisez- vous, et soyez averti Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE

J'obéis, et me tais : mais, de grâce eneor, sire,

Deux mots en sa défense.

LÉ CïïD

DON FERNAND

Et que pourrez-vous dire

DON SANCHE

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions Ne se peut abaisser à des soumissions :

Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte : Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.

Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,

Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,, Répare cette injure à la pointe des armes ;

Il satisfera, sire; et vienne qui voudra,

Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

DON FERNAND

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,

Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un roi dont la prudence a de meilleurs objets Est meilleur ménager du sang de ses sujets :

Je veille pour les miens, mes soucis les conservent. Comme le chef a soin des membres qui le servent. Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :

Vous parlez en soldat, je dois a^ir en roi :

Et, quoi qu'on veuille dire et quoi qu'il ose croire, Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire. D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ; S'atiaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même. Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.

N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux

ACTE II, SCÈNE VI

De nos vieux ennemis arborer les drapeaux :

Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

DON ARIAS

Les Maures ont appris par force à vous connaître.

Et, tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

DON FERNAND

31s ne verront jamais sans quelque jalousie Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;

Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,

Avec un œil d'envie est toujours regardé.

C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville Placer depuis dix ans le trône de Castille,

Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt. Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes Combien votre présence assure vos conquêtes :

Vous n'avez rien à craindre.

DON FERNAND

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger.

Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs^

L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.

L’effroi que produirait cette alarme inutile Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville : Faites doubler la garde aux murs et sur le port.

C’est assez pour ce soir.

hl

LE CID

DON FERNAND, DON ALONSE, DON SANCHE DON ARIAS

DON ALONSE

Sire, le comte est mort.

Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

DON FERNAND

Dès que j’ai su l’affront, j’ai prévu la vengeance :

Et j’ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE

Chimène à vos genoux apporte sa douleur :

Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

DON FERNAND

Bien qu’à ses déplaisirs mon âme compatisse,

Ce que le comte a fait semble avoir mérité Ce digne châtiment de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse être sa peine.

Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.

Après un long service à mon Etat rendu,

Après son sang pour moi mille fois répandu,

A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,

Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

ACTÉ II, SCÈNE

DON DIÈGUE Ah! sire, écoutez-nous,

GHIMÈNE

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE J'embrasse vos genoux,

CHIMÈNE

Je demande justice,

DON DIÈGUE Entendez ma défense.

CHIMÈNE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence;

Il a de votre sceptre abattu le soutien,

Il a tué mon père.

DON DIÈGUE II a vengé le sien.

CHIMÈNE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice. DON FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre et parlez à loisir. Chimène, je prends part à votre déplaisir;

D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(A don Diègue.)

Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

LE GID

CHIMÈNE

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang Couler à gros bouillons de son généreux flanc;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux De se voir répandu pour d'autres que pour vous, Qu'au milieu des hasards

n’osait verser la guerre, Rodrigue en votre cour vient d’en couvrir la terre. J’ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;

Je l’ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;

Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND

Prends courage, ma fille, et sache qu’aujourd’hui Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire, de trop d’honneur ma misère est suivie.

Je vous l’ai déjà dit, je l’ai trouvé sans vie;

Son flanc était ouvert; et pour mieux m’émouvoir, Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;

Ou plutôt sa valeur en cet état réduite Me parlait par sa plaie et hâtait ma poursuite;

Et, pour se faire entendre au plus juste des rois Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance Règne devant vos yeux une telle licence ;

Que les plus valeureux, avec impunité,

Soient exposés aux coups de la témérité;

ACTE II, SCÈNE VIÏÏ

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire.

Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.

Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.

Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance, Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.

Vous perdez en la mort d'un homme de son rang; Yengez-la par une autre, et le sang par le sang. Immolez, non à moi, mais à votre couronne,

Mais à votre grandeur, mais à votre personne; Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'Etat Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND Don Dièguе, répondez.

DON DIÈGUE Qu'on est digne d'envie

Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!

Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,

Au bout de leur carrière, un destin malheureux !

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire. Moi, que jadis partout a suivi la victoire,

Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu, Recevoir un affront et demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,

Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,

Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,

Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux. Jaloux de votre choix et fier de l'avantage Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.

Sim, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,

LE CID

Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois.

Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie, Descendaient au tombeau tout charges d'infamie.

Si je n'eusse produit un fds digne de moi,

Digne de son pays et digne de son roi.

Il m'a prêté sa main, il a tué le comte;

Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

Si montrer du courage et du ressentiment,

Si venger un soufflet mérite un châtiment,

Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête. Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.

Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats, Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

Si Chimène se plaint qu'il a tué son père.

Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.

Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,

Et conservez pour vous le bras qui peut servir. Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :

Je n'y résiste point, je consens à ma peine;

Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret, Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND

L'affaire est d'importance, et, bien considérée, Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.

Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison. Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

DON RODRIGUE, ELVIRE

ELVIRE

Rodrigue, qu' as-tu fait? où viens-tu, misérable?

DON RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil, De paraître en des lieux que tu remplis de deuil? Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte! Ne l'as-tu pas tué?

DON RODRIGUE

Sa vie était ma honte;

Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort ! Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

DON RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.

LE CID

Ne me regarde plus d'un visage étonné ;

Je cherche le trépas après l'avoir donné.

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène. Je mérite la mort de mériter sa haine,

Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain.

Et l'arrêt de sa bouche et le coup de sa main.

ELVIRE

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence :

A ses premiers transports dérobe ta présence.

Va, ne t'expose point aux premiers mouvements Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère :

Et j'évite cent morts qui me vont accabler,

Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,

Et n'en reviendra point que bien accompagnée. Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.

Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?

Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère. L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?

Elle va revenir, elle vient, je la voi;

Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

DON SANCHE

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes; Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;

Et je n'entreprends pas, à force de parler,

Ni de vous adoucir ni de vous consoler.

Mais, si de vous servir je puis être capable, Employez mon épée à punir le coupable;

Employez mon amour à venger cette mort '

Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

Malheureuse !

CHIMÈNE DON SANCHE

De grâce, acceptez mon service.

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur, Que bien souvent le crime échappe à sa longueur : Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes. Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes:

La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE

C'est le dernier remède; et, s'il y faut venir,

Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,

Vous serez libre alors de venger mon injure.

LE GID

DON S ANCHE

C*est l'unique bonheur où mon âme prétend,

Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content

SCÈNE III

CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

Enfin, je me vois libre, et je puis, sans contrainte* De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;

Je puis donner passage à mes tristes soupirs,

Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs. Mon père est mort, Elvire; et la première épée Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée. Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eaa! La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,

Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,

Celle que jé n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE

Ah ! que mal à propos

Dans un malheur si grand tu parles de repos!

Par où sera jamais ma douleur apaisée,

Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?

Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,

Si je poursuis un ®w*ne, aimant le criminel "

ELVIRE

II vous prive d'un père, et vous l'aimez encore 1

ACTE III, SCÈNE III

CHIMÈNE

C'est peu de dire aimer, Elvirc, je l'adore.

Ma passion s'oppose à mon ressentiment;

Dedans mon ennemi, je trouve mon amant ;

Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,

Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.

Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,

Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant;

Mais, en ce dur combat de colère et de flamme.

Il déchire mon cœur sans partager mon âme;

Et, quoique mon amour ait sur moi de pouvoir,

Je ne consulte point pour suivre mon devoir.

Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige. Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;

Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort,

Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE

Ah! cruelle pensée!

Et cruelle poursuite où je me vois forcée!

Je demande sa tête, et crains de l'obtenir;

Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;

Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi! mon père étant mort, et presque entre mes bras.

LE GID

Son sang criera vengeance, et je ne l'aurai pas l Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes, Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!

Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable D'avoir moins de chaleur contre 'un objet aimable. Contre un amant si cher. Vous avez assez fait :

Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet ;

Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;

Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne peut vous déplaire?

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE

DON RODRIGUE

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre, Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre,

CHIMÈNE

Elvire, où sommes-nous, et qu'cst-ce que je voi? Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

DON RODRIGUE

N'épargnez point mon sang : goûtez sans résistance La douceur de ma perte et de votre vengeance.

Hélas!

DON RODRIGUE

Ecoute-moi.

CHIMÈNE Je me meurs.

DON RODRIGUE

Un moment.

CHIMÈNE

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE

Quatre mots seulement; Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

Ma Chimène...

DON RODRIGUE

CHIMÈNE

Ote-moi cet objet odieux,

Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,

Pour croître ta colère et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE

î! est teint de mon sang.

DON RODRIGUE

Plonge-le dans le mien Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue Le père par le fer, la fille par la vue !

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :

Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir.

DON RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie De finir par tes mains ma déplorable vie ;

Car enfin n'attends pas de mon affection Un lâche repentir d'une bonne action.

L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte Déshonorait mon père et me couvrait de honte.

Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;

3e l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;

ACTE III, SCÈNE IV

Je le ferais encor si j'avais à le faire.

Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,

Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toL Juge de son pouvoir : dans une telle offense,

J’ai pu délibérer si j’en prendrais vengeance.

Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront.

J’ai pensé qu’à son tour mon bras était trop prompt;

Je me suis accusé de trop de violence,

Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,

A moins que d’opposer à tes plus forts appas Qu’un homme sans honneur ne te méritait pas ;

Que, malgré cette part que j’avais en ton âme,

Qui m’aima généreux me haïrait infâme ;

Qu’écouter ton amour, obéir à ça voix,

C’était m’en rendre indigne et diffamer ton choix.

Je te le dis encore, et, quoique j’en soupire,

Jusqu’au dernier soupir je veux bien le redire :

Je t’ai fait une offense, et j’ai dû m’y porter Pour effacer ma honte et pour te mériter;

Mais, quitte envers l’honneur et quitte envers mon père, C’est maintenant à toi que je viens satisfaire.

C’est pour t’offrir mon sang qu’en ce lieu tu me vois.

J’ai fait ce que j’ai dû, je fais ce que je dois.

Je sais qu’un père mort t’arme contre mon crime :

Je ne t’ai pas voulu dérober ta victime.

Immole avec courage au sang qu'il a perdu Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE

Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie. Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;

Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,

LE CID

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.

Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage, Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien; Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.

Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;

Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :

Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger.

Ma gloire à soutenir et mon père à venger.

Hélas! ton intérêt ici me désespère.

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père, Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir,

Et, contre ma douleur, j'aurais senti des charmes Quand une main si chère eût essuyé mes larmes. Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;

Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ; Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Car enfin n'attends pas de mon affection De lâches sentiments pour ta punition.

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne, Ma générosité doit répondre à la tienne ;

Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;

Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

DON RODRIGUE

Ne différé donc plus ce que l'honneur t'ordonne : 11 demande ma tête, et je te l'abandonne ; Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;

Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt. Attendre après mon crime une lente justice,

ACTE III, SCÈNE IV

C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.

Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

GHIMÊNE

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.

Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?

Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;

C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir.

Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne. Ta générosité doit répondre à la mienne ;

Et, pour venger un père emprunter d'autres bras,

Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :

Ma main seule du mien a su venger l'offense,

Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?

Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner.

Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.

Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse, Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?

Au nom d'un père mort, ou de notre amitié, Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié. Ton malheureux amant aura

bien moins de peine A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

LE CID

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE

Tu le dais,

CHIMÈNE

Je ne puis.

DON RODRIGUE

Crains-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits ? Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure? Que ne publieront point l'envie et l'imposture! Force-îes au silence, et, sans plus discourir,

Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;

Et je veux que la yoîx de la plus noire envie Elève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis, Sachant que je t'adore et que je te poursuis. Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime. Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;

Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard. La seule occasion qu'3ura la médisance,

C’est de savoir qu’ici j’ai souffert ta présence :

Ne lui donne point lieu d’attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE

Que je meure!,..

CHIMÈNE

Va-t’en.

ACTE III, SCÈNE IV

DON RODRIGUE

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,

Je ferai mon possible à bien venger mon père;

Mais, malgré la rigueur d’un si cruel devoir,

Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE

O miracle d’amour !

CHIMÈNE

O comble de misères !

DON RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMENE

Rodrigue, qui l'eût cru?...

DON RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit?...

CHIMÈNE

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît?

Et que, si près du port, contre toute apparence,

Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMÈNE

Ah! mortelles douleurs!

DON RODRIGUE

Ah! regrets superflus!

LE CID

CHIMÈNE

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE

Adieu : je vais traîner une mourante vie,

Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi De ne respirer pas un moment après toi.

Adieu : sors, et surtout garde bien qu'on te yoie

ELVIRE

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie.

CHIMÈNE

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer :

Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V

DON DIÊGUE

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse : Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse : Toujours quelques soucis en ces événements Troublent la pureté de nos contentements.

Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.

J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé.

Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.

En vain je m’y travaille, et d’un soin inutile. Tout cassé que je suis, je cours toute la ville Z

ACTE III, SCÈNE VI

Ce peu que mes vieux ans m’ont laissé de vigueur Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.

A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre, Je pense l’embrasser et n’embrasse qu’une ombre ;

Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,

Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.

Je ne découvre point de marques de sa fuite;

Je crains du comte mort les amis et la suite;

Leur nombre m’épouvante et confond ma raison. Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.

Justes cieux! me trompé-je encor à l’apparence,

Ou si je vois encor mon unique espérance !

C’est lui, n’en doutons plus: mes vœux sont exaucésj Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIÈGUE

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

DON RODRIGUE

Hélas !

DON DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;

Laisse-moi prendre baleine afin de te louer.

Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;

Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace Fait bien revivre en toi les héros de ma race :

C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens î Ton premier coup d'épée égale tous les miens;

LE CID

Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée.

Par cette grande épreuve atteint ma renommée.

Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,

Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur. Viens baiser cette joue et reconnais la place Où lut empreint l'affront que ton courage efface,

DON RODRIGUE

L’honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins, Etant sorti de vous, et nourri par vos soins.

Je m’en tiens trop heureux, et mon âme est ravie Que mon coup d’essai plaise à qui je dois la vie;

Mais, parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux Si je m’ose à mon tour satisfaire après vous.

Souffrez qu’en liberté mon désespoir éclate ;

Assez et trop longtemps votre discours le flatte.

Je ne me repens point de vous avoir servi;

Mais rendez-moi le bien que ce coup m’a ravi.

Mon bras pour vous venger, armé contre ma flamme. Par ce coup glorieux m’a privé de mon âme;

Ne me dites plus rien; pour vous j’ai tout perdu;

Ce que je vous devais, je vous l’ai bien rendu.

DON DIÈGUE

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.

Je t’ai donné la vie, et tu me rends la gloire;

Et d’autant que l’honneur m’est plus cher que le jour, D’autant plus maintenant je te dois de retour.

Mais d’un cœur magnanime éloigne ces faiblesses; Nous n’avons qu’un honneur, il est tant de maîtresses! L’amour n’est qu’un plaisir, l'honneur est un devoir.

ACTE III, SCÈNE "VI

DON RODRIGUE Ah! que ï«e dites-vous?

DON DIÈGUE

Ce que tu dois savoir,

DON RODRIGUE

Mon honneur offensé sur moi -même sè venge;

Et vous m'osez pousser à la honte du change !

L'infamie est pareille, et suit également Le guerrier sans courage et le perfide amant.

A ma fidélité ne faites point d'mjure ;

Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;

Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus :

Ma foi m'engage encor si je n'espère plus;

Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,

Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIÈGUE

t fl n'est pas temps encor de chercher le trépas ;

Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.

La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,

Croit surprendre la ville et piller la contrée.

Les Maures vont descendre ; et le flux et la nuit Dans une heure, à nos murs, les amènent sans bruit.

La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;

On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.

Dans ce malheur public mon bonheur a permis Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,

Qui, sachant mon affront, poussés d'an même zèle,

Se venaient tous offrir à venger ma querelle.

LE GID

Tu les a prévenus; mais leurs vaillantes mains Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande :

C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.

De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :

Là, si lu veux mourir, trouve une belle mort ;

Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;

Fais devoir à ton roi son salut à ta perte ;

Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.

Ne borne pas ta gloire à venger un affront,

Porte-la plus avant, force par ta vaillance Ce monarque au pardon et Chimène au silence;

Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur C'est l'unique moyen de regagner son cœur.

Mais le temps m'est trop cher pour le perdre en paroles Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.

Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

l'Iis" DU TROISIÈME ACTE

SCENE I

CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, JSlvire?

ELVIRE

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,

Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,

De ce jeune héros les glorieux exploits.

Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte :

Leur abord fut bien prompt , leur fuite encor plus prompte Trois heures de combat laissent à nos guerriers Une victoire entière et deux rois prisonniers.

La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles?

ELVIRE

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;

Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

LE CID

ELVIRE

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges.

Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,

Son ange tutélaire et son libérateur.

CHIMÈNE

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;

Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,

Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,

Et demande pour grâce à ce généreux prince Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE

Mais n’est- il point blessé?

ELVIRE

Je n’en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :

Pour avoir soin de lui faut-il que je m’oublie ?

On le vante, on le loue, et mon cœur y consent ! Mon honneur est muet, mon devoir impuissant! Silence, mon amour, laisse agir ma colère;

S’il a vaincu deux rois, il a tué mon père :

Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,

Sont les premiers effets qu’ait produits sa valeur ; Et quoi qu’on dise ailleurs d’un cœur si magnanime, Ici tous les objets me parlent de son crime.

ACTE IV, SCÈNE n

Vous qui rendez la force à mes ressentiments,

Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements,

Pompe où m’ensevelit sa première victoire,'

Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;

Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,

Parlez à mon esprit de mon triste devoir,

Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

EL VIRE

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

SCÈNE II L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELV1RE l'infante

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;

Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE

Prenez bien plutôt part à la commune joie,

Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.

Madame, autre que moi n'a droit de soupirer.

Le péril dont Rodrigue a su vous retirer,

Et le salut public que vous rendent ses armes,

A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes !

Il a sauvé la ville, il a servi son roi :

Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

l'infante

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles :

LE CID

Et je l'entends partout publier hautement Aussi brave guerrier que malheureux amant.

l'infante

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?

Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire ; il possédait ton âme, il vivait sous tes lois :

Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE

Chacun peut la vanter avec quelque justice,

Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.

On aigrit ma douleur en l'élevant si haut ;

Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.

Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !

Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente. Cependant, mon devoir est toujours le plus fort,

Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE

Hier ce devoir te mit en une haute estime :

L'effort que tu te fis parut si magnanime,

Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour Admirait ton courage et plaignait ton amour;

Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

CHIMÈNE

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

l'infante

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui. Rodrigue maintenant est notre unique appui, L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore.

ACTE IV, SCÈNE II

Le soutien de Castille, et la terreur du Maure;

Le roi même est d'accord de cette vérité,

Que ton père en lui seul se voit ressuscité :

Et, si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique, Tu poursuis en sa mort la ruine publique.

Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?

Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?

Et pour être punis avons-nous part au crime?

Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser ;

Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :

Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;

Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.

Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse, Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,

Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,

J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

l'infante

C'est générosité quand, pour venger un père,

Notre devoir attaque une tète si chère ;

Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang, Quand on donne au public les interets du sang.

Non, crois-moi, c'est assez que d'eteindre ta flamme ; Ï1 sera trop puni s'il n'est pius dans ton âme.

Que le bien du pays t'impose cette loi ;

Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi?

GHIMÈNE

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

l'infante

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.

Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

GHIMÈNE

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

DON RODRIGUE, DON SANCHE

DON FERNAND

Généreux héritier d'une illustre famille

Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés,

Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,

Pour te récompenser ma force est trop petite :

Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Le pays délivré d'un si rude ennemi,

Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,

Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,

Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.

Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :

Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence. Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur.

Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

ACTE IY, SCÈNE III

Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède; Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,

Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE

Que Votre Majesté, sire, épargne ma honte.

D'un si faible service elle fait trop de compte,

Et me force à rougir devant un si grand roi De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.

Je sais trop que je dois au bit n de votre empire,

Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire :

Et quand je les perdrai pour un si digne objet,

Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

DON FERNAND

Tous ceux que ce devoir à mon service engage Ne s'en acquittent pas avec même courage;

Et, lorsque la valeur ne va pas dans l'excès,

Elle ne produit point de si rares succès.

Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire Apprends -moi plus au long la véritable histoire»

DON RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,

Qui jeta dans la vi/ie un effroi si puissant,

Une troupe d'amis chez mon père assemblée Sollicita mon âme encor toute troublée...

Mais, Sire, pardonnez à ma témérité Si j'osai l'employer sans votre autorité :

Le péril approchait, leur brigade était prête :

Me montrant à la cour, je hasardais ma tête ;

Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux De sortir de la vie en combattant pour vous,

DON FERNAND

J’excuse ta chaleur à venger ton offense.

Et l’Etat défendu me parle en ta defense ?

Crois que dorénavant Chimène a b au parier,,

Je ne l’écoute plus que pour la consoler.

Mais poursuis.

JDON RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance Et porte sur le front une mâle assurance.

Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort* Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,

Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,

Les plus épouvantés reprenaient de courage!

J’en cache les deux tiers, aussitôt qu’arrivés,.

Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :

Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure. Brûlant d’impatience, autour de moi demeure,

Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,

Passe une bonne part d’une si belle nuit.

Par mon commandement, la garde en tait de même,

Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème.

Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous. Cette obscure clarté qui tombe des étoiles Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles :

L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort Les Maures et la mer montent jusques au port.

On les laissa passer, tout leur paraît tranquille ;

ACTE IV, SCÈNE lit

Point de soldats au port, point aux murs de la ville. Notre profond silence abusant Lurs esprits,

Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;

Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,

Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

Nous nous levons alors, et tous en même temps Poussons jusques au ciel mille cris éclatants :

Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;

Ils paraissent armés, les Maures se confondent, L'épouvante les prend à demi descendus ;

Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.

Us couraient au pillage et rencontrent la guerre :

Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre. Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang . Avant qu'aucun

résiste ou reprenne son rang.

Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,

Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :

La honte de mourir sans avoir combattu Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfangcs,

De notre sang au leur font d'horribles mélangés :

Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,

Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Oh ! combien d'actions, combien d'exploits célèbres Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,

Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait. Ne pouvait discerner où le sort inclinait!

J'allais de tous côtés encourager les nôtres,

Faire avancer les uns et soutenir les autres,

Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour :

Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.

Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;

Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage,

! Et, voyant du renfort qui nous vient secourir,

L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils' en coupent les câbles. Poussent jusques aux deux des cris épouvantables, Font retraite en tumulte et sans considérer Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.

Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte :

Le flux les apporta, le reflux les remporte;

Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,

Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups, Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.

A se rendre moi-même en vain je les convie :

Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :

Mais, voyant à leurs pieds tomner tous leurs soldats. Et que seuls désormais en vain ils se défendent,

Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent. Je vous les envoyai tous deux en même temps ;

Et le combat cessa faute de combattants.

C'est de cette façon que, pour votre service...

ACTE IV, S.CÈNE V

Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remereîraents il faut que je te chasse:

Mais, avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(Don Rodrigue rentre.)

DON DIÈGUE

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

DON FERNAND

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.

Montrez un œil plus triste.

SdÈNE V

D.FERNAND,D. DIEGUE, D. ARIAS, DS ANCHE D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE

DON FERNAND

Enfin, soyez contente, Chiraène, le succès répond à votre attente.

Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,

Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;

Rendez grâces au ciel qui vous en a vengée.

(A Don Diègue .)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

DON DIÈGUE

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait.

Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.

Sa douleur a trahi les secrets de son âme,

Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

LE GID

CHIMÈNE

Quoi! Rodrigue est donc mort?

DON FERNAND

Non, non, il voit le jour, Et te conserve encore un immuable amour ;

Calme cette douleur qui pour Jui s'intéresse.

CHIMÈNE

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse :

Un excès de tristesse nous rend tout languissants;

Et, quand il surprend l'âme, il accable les sens.

DON FERNAND

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible? Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE

Eh bien, sire, ajoutez ce comble à mon malheur, Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur,

Un juste déplaisir à Ce point m’a réduite;

Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite;

S’il meurt des coups reçus pour le bien du pays,

Ma vengeance est perdue, et mes desseins trahis;

Une si belle fin m’est trop injurieuse.

Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,

Non pas dans un éclat qui l’elève si haut,

Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud;

Qu’il meure pour mon père, et non pour la patrie:

Que son nom so<t taché, sa mémoire flétrie.

Mourir pour le pays n’est pas un triste sort;

C’est s’immortaliser par une belle mort.

ACTE rv, SCÈNE V

J’aime donc sa victoire, et je le puis sans crime; Elle assure l’État et me rend ma victime,

Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,

Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;

Et pour dire en un mot ce que j’en considère,

Digne d'être immolée aux mânes de mon père... Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter! Rodrigue de ma part n'a rien à redouter;

Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise? Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise : Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;

Il triomphe de moi comme des ennemis.

Dans leur sang répandu la justice étouffée Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée; Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

DON FERNAND

Ma fille, ces transports ont trop de violence.

Quand on rend la justice, on met tout en balance. On a tué ton père, il était l'agresseur;

Et la même équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître, Consulte bien ton cœur; Rodrigue en est le maître, Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,

Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère! L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père! De ma juste poursuite on fait si peu de cas,

Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!

LE CID

Puisque vous refusez la justice à mes larmes.

Sire, permettez-moi de recourir aux armes;

C’est par là seulement qu’il a su m’outrager,

Et c’est aussi par là que je me dois venger.

A tous vos cavaliers je demande sa tête,

Oui, qu’un d’eux me l’apporte, et je suis sa conquête: Qu’ils le combattent, Sire, et, le combat fini,

J’cpouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

Sous votre autorité souffrez qu’on le publie.

D'ON FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie,

Sous couleur de punir un injuste attentat,

Des meilleurs combattants affaiblit un État;

Souvent de cet abus le succès déplorable Opprime l’innocent et soutient le coupable.

J'en dispense Rodrigue; il m’est trop précieux Pour l’exposer aux coups d’un sort capricieux ;

Et, quoi qu’ait pu commettre un cœur si magnanime, Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

DON DIÈGUE

Quoi! Sire, pour lui seul vous renversez des lois Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!

Que croira votre peuple, et que dira l'envie,

Si sous votre défense il ménage sa vie,

El s'en fait un prétexte à ne paraître pas

Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?

De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire :

Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire,

Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir ;

Il l'a lait en brave homme, et le doit maintenir.

ACTE IV, SCÈNE V

DON FERNAND

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse;

Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place. Et le prix que Chimène au vainqueur a promis De tous mes cavaliers ferait ses ennemis:

L'opposer seul à tous serait trop d'injustice;

Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien; Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIÈGUE

N'excusez point par là ceux que son bras étonne; Laissez un champ ouvert où n'entrera personne. Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,

Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?

Qui se hasarderait contre un tel adversaire?

Qui serait ce vaillant ou bien ce téméraire?

DON SANCHE

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant;

Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse. Madame, vous savez quelle est votre promesse.

DON FERNAND

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE

Sire, je l'ai promis.

DON FERNAND Soyez prêt à demain.

LE GID

DON DIÈGUE

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage:

On est toujours trop prêt quand on a du courage.

DON FERNAND

Sortir d'une bataille et combattre à l'instant!

DON DIÈGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

DON FERNAND

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse, Mais, de peur qu'en exemple un tel combat ne passe, Pour témoigner à tous qu'a regret je permets Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,

De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(A Don Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance.

Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,

Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.

Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine:

Je le veux de ma main présenter à Chimène,

Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi!

DON FERNAND

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte, Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte. Cesse de murmurer contre un arrêt si doux;

Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

DON RODRIGUE, CHIMÈNE

CHIMÈNE

Quoi ! Rodrigue, en plein jour, d'où te vient cette audace ? Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

DON RODRIGUE

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu, Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage N'ose acccepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE

Tu vas mourir?

DON RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable, Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable? Qui t'a rendu si faible? et qui te rend si tort? Rodrigue va combattre et se croit déjà mort!

LE GID

Celui qui n'a pas craint les Maures ni mon pèrs Va combattre don Sanche et déjà désespère 1 Ainsi donc, au besoin, ton courage s'abat?

DON RODRIGUE

Je cours à mon supplice, et non pas au combat.

Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,

Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.

J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;

Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle Si j' eusse combattu pour ma seule querelle;

Mais, défendant mon roi, son peuple et mon pays,

A me défendre mal je les aurais trahis.

Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie Qu'il en veuille sortir par une perfidie.

Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.

Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;

Je neméritaispas de mourir de la vôtre.

On ne me verra point en repousser les coups ;

Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;

Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent, Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent, Je lui vais présenter mon estomac ouvert,

Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

Si d'un triste devoir la juste violence,

Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,

Prescrit à ton amour une si forte loi,

Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,

es

ACTE V, SCÈNE I

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,

Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu, Quand on le saura mort, on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère, Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père7 Et te fait renoncer, malgré ta passion,

A l'espoir le plus doux de ma possession.

Je t'en vois cependant faire si peu de compte Que, sans rendre combat, tu veux qu'on te surmonte. Quelle inégalité ravale ta vertu?

Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avais-tu?

Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?

S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?

Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,

Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

DON RODRIGCE

Après la mort du comte et les Maures défaits, Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets?

Elle peut dédaigner le soin de me défendre :

On sait que mon courage ose tout entreprendre,

Que ma valeur peut tout et que dessous les cieux, Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux.

Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire, Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,

Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,

Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.

On dira seulement : « II adorait Chimène :

Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;

Il a cédé lui-même à la rigueur du sort

LE GID

Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort.

Elle voulait sa tête, et son cœur magnanime,

S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.

Pour venger son honneur, il perdit son amour;

Pour venger sa maîtresse, il a quitté le jour,

Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)

Son honneur à Chimène et Chitnène à sa vie. »

Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,

Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,

Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,

Que tout autre pour moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,

Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche, Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche; Combats pour m'alfranchir d'une condition Qui me donne à l'objet de mon aversion.

Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,

Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,

Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix* Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

DON RODRIGUE, seul.

Est- il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte? Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,

Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants; Unissez-vous ensemble et faites une armée,

Pour combattre ma main de la sorte animée ;

Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux; Pour en venir a bout, cVst trop peu que de vous.

SCÈNE ïl

L'INFANTE

T 'écouterai -je encor, respect de ma naissance,

Qui fais un crime de mes feux?

T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?

Pauvre princesse! auquel des deux Dois-tu prêter obéissance?

Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi;

Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare Ma gloire d'avec mes désirs î Est-il dit que le choix d'une vertu si rare Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?

O cieux! à combien de soupirs Faut-il que mon cœur se prépare,

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment,

Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant!

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne Du mépris d'un si digne choix ;

Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne, Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.

Après avoir vaincu deux rois,

Pourrais-tu manquer de couronne?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagnée Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

11 est digne de moi, mais il est à Chimène;

Le don que j'en ai fait me nuit.

Entre eux, la mort d'un père a si peu mis de haine Que le devoir du sang à regret le poursuit.

Ainsi, n’espérons aucun fruit De son crime ni de ma peine,

Puisque, pour me punir, le destin a permis Que l’amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III L’INFANTE, LÉONOR l’infante

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR

Vous applaudir, madame, Sur le repos qu’enfin a retrouvé votre âme.

l’infante

D’où viendrait ce repos dans un comble d’ennui?

LÉONOR

Si l’amour vit d’espoir et s’il meurt avec lui, Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.

Vous savez le combat où Chimène l’engage : Puisqu’il faut qu’il y meure ou qu’il sort son mari, ■ Votre espérance est morte et votre esprit guéri.

l’infante

Ah! qu’il s’en faut encor!

ACTE V, SCÈNE III LÉONOR

Que pouvez-vous prétendre?

l’infante

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre?

Si Rodrigue combat sous ces conditions,

Pour en rompre l'effet j’ai trop d’inventions.

L’amour, ce doux auteur de mes cruels supplices, Aux esprits des amants apprend trop d’artifices.

LÉONOR

Pourrez-vous quelque chose, après qu’un père mort N’a pu, dans leurs esprits, allumer de discord?

Car Chimène aisément montre, par sa conduite,

Que la haine aujourd’hui ne fait pas sa poursuite,

Elle obtient un combat, et pour son combattant C’est le premier offert qu’elle accepte à l’instant ;

Elle n’a point recours à ces mains généreuses Que tant d’exploits fameux rendent si glorieuses;

Don Sanche lui suffit, et mérite son choix Parce qu’il va s’armer pour la première fois ;

Elle aime en ce duel son peu d’expérience;

Comme il est sans renom, elle est sans défiance;

Et sa facilité vous doit bien faire voir Qu'elle cherche un combat qui force son devoir.

Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,

Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

l'infante

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.

A quoi me résoudrai -je, amante infortunée?

LE CTO

LÉONOR

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née :

Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

l'infante

Mon inclination a bien change d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme ;

Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme ;

Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,

C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme, Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;

Et, quand pour m'obliger on l'aurait couronné,

Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné. Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,

Allons encore un coup le donner à Chimène.

Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé, Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE IV

CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE

fîîvire, que je souffre ! et que je suis à plaindre !

Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre; Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes *,

Le plus heureux succès me coûtera des larmes;

Et, quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,

Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ACTE V, SCÈNE IV

ELVIRE

D’un et d’autre côté je vous vois soulagée :

Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;

Et, quoi que le destin puisse ordonner de vous,

Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

Quoi ! l’objet de ma haine, ou bien de ma colère L’assassin de Rodrigue, ou celui de mon père!

De tous les deux côtés on me donne un mari Encor tout teint du sang que j’ai le plus chéri.

De tous les deux côtés mon âme se rebelle.

Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.

Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits, Vous n’avez point pour moi de douceurs à ce prix :

Et loi, puissant moteur du destin qui m’outrage, Termine ce combat sans aucun avantage,

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.

Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice, S’il vous laisse obligée à demander justice,

A témoigner toujours ce haut ressentiment,

Et poursuivre toujours la mort de votre amant. Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,

Lui couronnant le front, vous impose silence ;

Que la loi du combat étouffe vos soupirs,

Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNF-

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ? Mon devoir est trop fort, et ma perte est trop grande;

LS CID

Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi.

Que celle du combat et le vouloir du roi.

Il peut vaincre don Sanche avec fart peu de peine., Mais non pas avec lui la gloire de Chimène;

Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis, Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange.

Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.

Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?

Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère?

La mort de votre- amant vous rendra-t-elle un père? Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur? Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?

Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,

Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;

Et nous verrons du ciel l'équitable courroux Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMÈNE

El vire, c'est assez des peines que j'endure.

Ne les redouble point par ce funeste augure.

Je veux, si je le puis, les éviter tous deux; Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux: Non qu'une folle ardeur de son côté me penche? Mais, s'il était vaincu, je serais à don Sanche. Cette appréhension fait naître mon souhait....

Que vois-je! malheureuse î'Elvire, c'en est fait.

DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

DON SANCHE

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMÈNE

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée? Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,

Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre; Mon père est satisfait, cesse de te contraindre,

Un même coup a mis ma gloire en sûreté,

Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

DON SANCHE D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE

Tu me parles encore, Exécrable assassin d'un héros que j'adore !

Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant N'eût jamais succombé sous un te! assaillant. N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie!

En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE

Etrange impression, qui, loin de m'écouter,.*

CHIMÈNE

Yeux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,

LE GID

Que j'entende à loisir avec quelle insolence Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance?

D.FERNAND, D.DIEGUE, D. ARIAS, D.SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, EL VIRE

CHIMÈNE

Sire, il n’est plus besoin de vous dissimuler Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.

J’aimais, vous l’avez su ; mais, pour venger mon père.

J’ai bien voulu proscrire une tête si chère ;

Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir Comme j’ai fait céder mon amour au devoir.

Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m’a changée D’implacable ennemie en amante affligée.

J’ai dû cette vengeance à qui m’a mise au jour.

Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.

Don Sanche m’a perdue en prenant ma défense,

Et du bras qui me perd je suis la récompense !

Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,

De grâce, révoquez une si dure loi ;

Pour prix d’une victoire où je perds ce que j’aime.

Je lui laisse mon bien; qu’il me laisse à moi-même? Qu’en un cloître sacré je pleure incessamment,

Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

DON DIEGÜE

Enfin elle aime, Sire, et ne croit plus un crime D 'avouer par sa bouche un amour légitime.

ACTE V, SCÈNE VI

DON FERNAND

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas moït Et don Sanche vaincu t'a tait un faux rapport.

DON SANCHE

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :

Je venais du combat lui raconter l'issue.

Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé,

« Ne crains rien (m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé) î Je laisserais plutôt la victoire incertaine Que de répandre un sang hasardé pour Chimène : Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,

Va de notre combat l'entretenir pour moi,

De la part du vainqueur lui porter ton épée. »

Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée;

Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,

Et soudain sa colère a trahi son amour Avec tant de transport et tant d'impatience Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me réputé heureux:

Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,

Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,

Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

DON FERNAND

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,

Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu ;

Une louable honte en vain t'en sollicite ;

Ta gloire est dégagée et ton devoir est quitte;

Ton père est satisfait, et c'était le venger Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.

LE CID

Ta vois comme le ciel autrement en dispose.

Ayant tant fait pour lui. fais pour toi quelque chose, Et ne sois point rebelle à mon commandement Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE YII

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRÏ GUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

l'infante

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

DON RODRIGUE

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête;

Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,

Madame; mon amour n'emploîra point pour moi Ni la loi du combat ni le vouloir du roi.

Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père.

Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.

Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,

Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,

Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,

Des héros fabuleux passer la renommée ?

Si mon crime par là se peut enfin laver,

J’ose tout entreprendre et puis tout achever:

Mais si ce fier honneur, toujours inexorable.

ACTE Y, SCÈNE VII

Ne se peut apaiser sans la mort du coupable, N’armez plus contre moi le pouvoir des humains;

Ma tête est à vos pieds, vengez- vous par vos mains. Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible. Prenez une vengeance à tout autre impossible;

Mais du moins que ma mort suffise à me punir,

Ne me bannissez point de votre souvenir;

Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,

Pour vous en revancher conservez ma mémoire,

Et dites quelquefois, en déplorant mon sort ; a S’il ne m’avait aimée, il ne serait pas mort. s>

GHIMÈNE

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l’avouer, Sire,

Je vous en ai trop dit pour m’en pouvoir dédire, Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;

Et quand un roi commande on lui doit obéir. Mais, à quoi que déjà vous m’ayez condamnée, Pourrez-vous à vos yeux souffrir

cet hymenée ! Et, quand de mon devoir vous voulez cet effort, Toute votre justice en est-elle d'accord?

Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,

De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire, Et me livrer moi-même au reproche éternel D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

DON FERNAND

Le temps assez souvent a rendu légitime

Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime-

Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.

Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,

LE CID

Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.

Cet hymen différé ne rompt point une loi Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.

Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes. Rodrigue, cependant, il faut- prendre les armes.

Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,

Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,

Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre, Commander mon armée et ravager leur terre.

A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;

Ils t'ont nommé seigneur et te voudront pour roi.

Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujou rs fidèle : Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle :

Et par tes grands exploits fais-toi; si bien priser,

Qu'il lui soit glorieux alors de t'epouser.

DON RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service,

Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse? Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,

Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

DON FERNAND

Espère en ton courage, espère en ma promesse;

Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

PERSONNAGES

TULLE, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace et, sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

L& scène est à Rome, dans une salle de la maison

d'Horace.

SABINE, JULIE

SABINE

Approuvez ma faiblesse et souffrez ma douleur ;

Elle n'est que trop juste en un si grand malheur;

Si près de voir sur soi fondre de tels orages. L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages,

Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.

Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes.

Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,

Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cicux,

Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :

Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,

Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme, Commander à ses pleurs en cette extrémité,

C'est montrer, pour le sexe, assez de fermeté,

JULIE

C'en est peut-être assez pour une âme commune Qui du moindre péril se fait une infortune ;

Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux;

Il ose espérer tout dans un succès douteux.

HORACE

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ; Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles. Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir : Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.

Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,

Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE

Je suis Romaine, hélas ? puisque Horace est Romain : J'en ai reçu le titre en recevant sa main;

Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née. Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,

Albe, mon cher pays et mon premier amour, Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,

Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,

Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,

Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre, Puis-je former des vœux, et sans impiété Importuner le ciel pour ta félicité :

Je sais que ton Etat, encore en sa naissance,

Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ;

Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins Ne le borneront pas chez les peuples latins;

Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,

$t que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre; Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,

Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,

ACTE I, SCÈNE I

D’un pas victorieux franchir les Pyrénées.

Va jusqu’en l’Orient pousser tes bataillons ;

Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;

Fais trembler sous tes pas les colonnes d’Hercule, Mais respecte une ville à qui tu dois Romule. Ingrate, souviens-toi que du sang de scs rois Tu tiens ton nom, tes murs et tes premières lois. Albe est ton origine : arrête, et considère Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.

Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants ;

Sa joie éclatera dans l’heur de ses enfants ;

Et, se laissant ravir à l’amour maternelle,

Ses vœux seront pour toi, si tu n’es plus contre elle.

JULIE

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps Qu’on a contre son peuple armé nos combattants,

Je vous ai vu pour elle autant d’indifference Que si d’un sang romain vous aviez pris naissance. J’admirais la vertu qui réduisait en vous Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux,

Et je vous consolais au milieu de vos plaintes. Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats Trop faibles pour jeter un des partis à bas,

Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,

Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.

Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret. Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;

Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,

HORACE

Quelque maligne joie en faveur de mes frères,

Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,

J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison. Mais, aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe, Qu'Albe devienne esclave ou que Rome succombe,

Et qu'après la bataille il ne demeure plus Ni d'obstacle aux vainqueurs ni d'espoir aux vaincus,

J'a urais pour mon pays une cruelle haine,

Si je pouvais encore être toute Romaine,

Et si je demandais votre triomphe aux dieux,

Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.

Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :

Je ne suis point pour AJbe, et ne suis plus pour Rome Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,

Et serai du parti qu'affligera le sort.

Egale à tous les deux jusques à la victoire,

Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire. Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,

Mes larmes aux vaincus et ma haine aux vainqueurs.

JULIE

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,

En des esprits divers, des passions diverses !

Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !

Son frère est votre époux, le vôtre est son amant : Mais elle voit d'un œil hien différent du vôtre Son sang dans une armée et son amour dans, l'autre. Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,

Le sien irrésolu, le sien tout incertain,

De la moindre mêlée appréhendait l'orage,

De tous les deux partis détestait l'avantage.

ACTE ï, SCÈNE I

Àu malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,

Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.

Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée,

Et qu'c-nfin la bataille allait être donnée,

Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE

Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt. Hier, dans sa belle humeur, elle entretint Yalère;

Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère :

Son esprit, ébranlé par les objets présents,

Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.

Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;

Le soin que j'ai de lui me fait tout craindre d'elle;

Je forme des soupçons d'un trop léger sujet.

Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.

Les âmes rarement sont de nouveau blessées;

Et dans un si grand trouble on a d'antres pensées :

Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,

Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.

C'est assez de constance en un si grand danger Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;

Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.

Essayez sur ce point à la faire parler,

Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.

HORACB

Je vous laisse.

(A Camille qui entre.)

Ma sœur, entretenez Julie f J'ai honte de montrer tant de mélancolie.

Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,.

Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

CAMILLE, JULIE

CAMILLE

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne : Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,

Et que, plus insensible à de si grands malheurs,

A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?

De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;

Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.

Je verrai mon amant, mon plus unique bien,

Mourir pour son pays ou détruire le mien ;

Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,

Digne de mes soupirs ou digne de ma haine.

Hélas !

JULIE

Elle est pourtant plus à plaindre que vous : On peut changer d'amant, mais non changer d'époux. Oubliez Curiace, et recevez Valère.

Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire.

Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,

Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.

ACTE I, SCÈNE II

Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,

J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE

Quoi ! vous appelez crime un change raisonnable ?

CAMILLE

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE

D'un serment solennel qui peut nous dégager?

JULIE

Vous déguisez en vain une chose trop claire :

Je vous vis encore hier entretenir Valère;

Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,

N'en imaginez rien qu'à son desavantage :

De mon contentement un autre était l'objet.

Mais, pour sortir d'erreur, sachez-en le sujet ;

Je garde à Curiace une amitié trop pure Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure. Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur Par un heureux hymen mon frère possesseur,

Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père Que de ses chastes feux je serais le salaire,

Ce jour nous fut propice et funeste à la fois j

HORACE

Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;

Un même instant conclut notre hymen et la guerre,

Fit naître notre espoir et le jeta par terre,

Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.

Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes!

Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes !

Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !

Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux !

Vous avez vu depuis les troubles de mon âme ;

Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme. Et quels pleurs j'ai versés à chaque évènement,

Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.

Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,

M'a fait avoir recours à la voix des oracles.

Ecoutez si celui qui me fut hier rendu Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.

Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'armées Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,

Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,

Me promit par ces vers la fin de mes travaux :

« Albe et Rome demain prendront une autre faes;

Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,

Et tu seras unie avec ton Curiace,

Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »

Je pris sur cet oracle une entière assurance,

Et, comme le succès passait mon espérance, J'abandonnai mon âme à des ravissements Qui passaient les transports des plus heureux amants. Jugez de leur excès : je rencontrai Vaîère Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire.

Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :

Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui :

Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace,

ACTE T, SCÈNE II

Tout ce que je voyais me semblait Curiace ;

Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux : Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.

Le combat général aujourd'hui se hasarde ;

J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas gartb ; Mon esprit rejetait ces funestes objets,

Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.

La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;

Mille songes affreux, mille images sanglantes,

Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,

M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur,

J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite ;

Ils s'effaçaient l'un l'autre ; et chaque illusion Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite,

Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits, Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

Dure à jamais ce mal, s'il y faut ce remède!

Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessot;?

HORACE

Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux ; Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ? Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

CURIACE, CAMILLE, JULIE

CURIACE

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome ; Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains Du poids honteux des fers ou du sang des Romains. J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ;

Et, comme également en cette extrémité Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE

Curiace, il suffit, je devine le reste :

Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,

Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas. Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

Qu'un autre considère ici ta renommée Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée.

Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;

Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer :

Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître? Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.

ACTE I, SCÈNE III

Mais as-tu vu mon père ? et peut-il endurer Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?

Ne préfère-t-il point l'Etat à sa famille?

Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille ?

Enfin, notre bonheur est-il bien affermi ?

T'a-t-iî vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

GURIACE

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse Qui témoignait assez une entière allégresse;

Mais il ne m'a point vu, par une trahison,

Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.

Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville :

J'aime encor mon honneur en adorant Camille.

Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment Aussi bon citoyen que véritable amant.

D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle ;

Je soupirais pour vous en combattant pour elle;

Et, s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,

Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.

Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,

Si la guerre durait, je serais dans l'armée :

C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès, La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle ?

Et sachons pleinement par quels heureux effets L'heure d'une bataille a produit cette paix.

HORACE

CURIAGE

L'ourait-on jamais cru ! Déjà les deux armées.

D’une égale chaleur au combat animées,

Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement. N’attendaient, pour donner, que le commandement Quand notre dictateur devant les rangs s’avance,

Demande à votre prince un moment de silence;

Et, l’ayant obtenu ; a Que faisons-nous, Romains,

Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?

Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes;

Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,

Et l’hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,

Qu’il est peu de nos fils qui né soient vos neveux ;

Nous ne sommes qu’un sang et qu’un peuple en deux villes: Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,

Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,

Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?

Nos ennemis communs attendent avec j,oie Qu’un des partis défaits leur donne l’autre en proie.

Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit, Dénué d’un secours par lui-même détruit.

Ils ont assez longtemps joui de nos divorces :

Contre eux dorénavant joignons toutes nos forcer Et noyons dans l’oubli ces petits différends Qui de si bons guerriers font de

mauvais parents.

Que si l'ambition de commander aux autres Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres.

Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser.

Elle nous unira, loin de nous diviser.

Nommons des combattants pour la cause commuas *

Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;

Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,

Que le faible parti prenne loi du plus fort;

ACTE I, SCÈNE III

Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,

Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,

Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur. Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire. »

Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :

Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,

Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami;

Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides, Volaient, sans y penser, à tant de parricides,

Et font paraître un front couvert tout à la fois D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.

Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée Sous ces conditions est aussitôt jurée :

Trois combattront pour tous ; mais, pour les mieux choisi?. Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir ;

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE

O dieux ! que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE

Dans deux heures au plus, par un commun accord,

Le sort de nos guerriers réglera notre sort.

Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme : Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome : D'un et d'autre côté, l'accès étant permis,

Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères,

Et mes désirs ont eu des succès si prospères,

Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain Le bonheur sans pareil de vous donner la main.

Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

HORACE

CAMILLE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE

Venez donc recevoir ce doux commandement Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE

Allez, et cependant au pied de nos autels J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

HORACE, CURIACE

CURTAGE

Ainsf, Rome n'a point séparé son estime;

Elle eût cru faire ailleurs un ehoix illégitime.

Cette superbe ville, en vos frères et vous,

Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous.

Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres D'une seule maison brave toutes les nôtres;

Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,

Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains;

Ce choix pouvait combler trois familles de gloire. Consacrer hautement leurs noms à la mémoire.

Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix En pouvait à bon titre immortaliser trois;

Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,

Ce que je vais vous être et ce que je vous suis Me font y prendre part autant que je le puis.

Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.

La guerre en tel éclat a mis votre valeur

HORACE

Que je tremble pour Albe et prévois son malheur.

Puisque vous combattez, sa perte est assurée;

En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.

Je vois trop dans ce choix ses funestes projets Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome., Voyant ceux qu'elle oublie et les trois qu'elle nomme.

C’est un aveuglement pour elle bien fatal D’avoir tant à choisir et de choisir si mal.

Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d’elle Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle.

Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,

La gloire de ce choix m’enfle d’un juste orgueil;

Mon esprit en conçoit une mâle assurance;

J’ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;

Et, du sort envieux quels que soient les projets,

Je ne me compte point pour un de vos sujets.

Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie Remplira son attente ou quittera la vie.

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement :

Ce noble désespoir périt malaisément.

Rome, quoi qu’il en soit, ne sera point sujette Que mes derniers soupirs n’assurent ma défaite.

CURIACE

Hélas ! c’est bien ici que je dois être plaint.

Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.

Dures extrémités, de voir Albe asservie Ou sa victoire au prix d’une si chère vie,

Et que l’unique bien où tendent ses désirs

ACTE II, SCÈNE II

S’achète seulement par vos derniers soupirs !

Quels vœux puis-je former et quel bonheur attendre»

De tous les deux côtés j’ai des pleurs à répandre,

De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays l Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes :

La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,

Et je le recevrais en bénissant mon sort,

Si Rome et tout l’Etat perdaient moins en ma mort»

CURIACE

A vos amis pourtant permettez de le craindre.

Dans un si beau trépas, ils sont les seuls à plaindre :

La gloire en est pour vous et la perte pour eux;

11 vous fait immortel et les rend malheureux.

On perd tout quand on perd un ami si fidèle...

Mais Flavian m’apporte ici quelque nouvelle.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN

Je viens pour vous l’apprendre.

CURIACE

Eh bien, qui sont les trois?

HORAGE

FLAYIAE

Vos deux frères *>t vous.

CURIACE

Qui?

FLAVIAN

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères?

Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE

Non; mais il me surprend.

Je m’estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie.

Que vous me recevez avec si peu de joie?

Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour Ne pourront empêcher que les trois Curiaces Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE

Porte-lui ma réponse et nous laisse en repos.

HORACE, CURIACE

CU RI ACE

Que désormais le ciel, les enfers et la terre Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre 1 Que les hommes, les dieux, les démons et le sort Préparent contre nous un général effort !

Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,

Le sort et les démons, et les dieux, et les hommes.

Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,

L’est bien moins que l’honneur qu’on nous fait à tous deux.

HORACE

Le sort qui de l’honneur nous ouvre la barrière Offre à notre constance une illustre matière ;

Il épuise sa force à former un malheur Pour mieux se mesurer avec notre valeur,

Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,

Hors de l’ordre commun, il nous fait des fortunes. Combattre un ennemi pour le salut de tous Et contre un inconnu s’exposer seul aux coups.

D’une simple vertu c’est l’effet ordinaire ;

Mille déjà l’ont fait, mille pourraient le faire;

Mourir pour le pays est un si digne sort Qu’on briguerait en foule une si belle mort.

Mais vouloir au public immoler ce qu’on aime,

S’attacher au combat contre un autre soi-même,

Attaquer un parti qui prend pour défenseur Le frère d’une femme et l’amant d’une sœur,

HORACE

Et, rompant tous ces nœuds, s’armer pour la patrie Contre un sang qu’on voudrait racheter de sa vie, Une telle vertu n’appartenait qu’à nous.

L’éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,

Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée Pour oser aspirer à tant de renommée.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr. L'occasion est belle, il nous la faut chérir.

Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare;

Mais votre fermeté tient un peu du barbare :

Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité D'aller par ce chemin à l'immortalité;

A quelque prix qu'on mette une telle fumée, L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,

Je n'ai point consulté, pour suivre mon devoir, Notre longue amitié; l'amour ni l'alliance N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance. Et, puisque par ce choix Albe montre, en effet, Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,

Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome. J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.

Je vois que votre honneur demande tout mon sang, Que tout le mien consiste à vous percer le flanc; Près d'épouser la sœur qu'il faut tuer le frère.

Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.

Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,

Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur. J'ai pitié de moi-même et jette un œil d'envie

ACTE II, SCÈNE III

Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,

Sans souhait toutefois de pouvoir reculer Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler. J'aime ce qu'il me donne, et je crains ce qu'il m'ôte. Et, si Rome demande une vertu plus haute,

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain, Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,

Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.

La solide vertu dont je fais vanité N'admet point de faiblesse avec sa fermeté,

Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière Que dès le premier pas regarder en arrière,

Notre malheur est grand, il est au plus haut point; Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie, J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;

Celle de recevoir de tels commandements Doit étouffer en nous tous autres sentiments.

Qui, près de le servir, considère autre chose A faire ce qu'il doit, lâchement se dispose.

Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.

Avec une allégresse aussi pleine et sincère Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;

Et, pour trancher enfin ces discours superflus,

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

GURIACE

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue;

HORACE

Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;

Comme notre malheur, elle est au plus point : Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte. Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte. En toute liberté goûtez un bien si doux.

Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.

Jb vais revoir la vôtre et résoudre son âme A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,

A vous aimer encor si je meurs par vos mains Et prendre en son malheur des sentiments romains.

HORACE, CURIACE, CAMILLE

HORACE

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,

Ma sœur ?

CAMILLE

Hélas! mon sort a bien changé de face. HORACE

Armez-vous (le constance, et montrez -vous ma sœur, Et, si par mon trépas il retourne vainqueur,

Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,

Mais en homme» d'honneur qui fait ce qu'il doit faire, Qui sert bien son pays et sait montrer à tous,

Par sa haute vertu, qu'il est digne de yous.

Comme ri je vivais, achevez l'hyménée :

ACTE II, SCÈNE V

Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,

Fartes à ma victoire un pareil traitement,

Ne me reprochez point la mort de votre amant.

Vos larmes vont couler et votre cœur se presse. Consumez avec lui toute cette faiblesse ,

Querellez ciel et terre, et maudissez le sort;

Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(A Cariace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,

Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE y

CURIÀCE, CAMILLE

CAMILLE

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse, Mourir ou de douleur ou de la main d'Horace.

Je vais comme au supplice à cet illustre emploi; , Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi;

Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime.

Ma flamme au désespoir passe jusques au crime :

Elle se prend au ciel et l'ose quereller.

Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

CAMILLE

Non ; je te connais mieux, tu veux que je te prie,

Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie,

HORACE

Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :

Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.

Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre;

Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :

Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien; Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIAGE

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,

Qu que tout mon pays reproche à ma vertu Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,

Et que sous mon amour ma valeur endormie Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !

Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,

Tu ne succomberas ni vaincras que par moi :

Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte* Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

CURIACE

Avant que- d'être à vous je suis à mon pays

CAMILLE

Mais te priver pour lui toi-même d'on beau-frère,

Ta sœur de son mari !

CURIACE

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

ACTE II, SCÈNE V

CAMILLE

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tète,

Et demander ma main pour prix de ta conquête!

Il n'y faut plus penser-, en l'état où je suis,

Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.

Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE

Il faut bien que je pleure j Mon insensible amant ordonne que je meure :

Et, quand l’hymen pour nous allume son flambeau.

Il l’éteint de sa main pour m’ouvrir le tombeau.

Ce cœur impitoyable à ma perte s’obstine,

Et dit qu’il m’aime encore alors qu’il m’assassine.

CURIACE

Que les pleurs d’une amante ont de puissants discours! Et qu’un bel œil est fort avec un tel secours !

Que mon cœur s’attendrit à cette triste vue 1 Ma constance contre elle à regret s’évertue.

N’attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,

Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;

Je sens qu’elle chancelle et défend mal la place.

Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.

Faible d’avoir déjà combattu l’amitié,

Vaincrait-elle à la fois l’amour et la pitié?

Allez, ne m’aimez plus, ne versez plus de larmes,

Oaj 'oppose l’offense à de si fortes armes;

Je me défendrai mieux contre votre courroux,

Et, pour le mériter, je n’ai plus d’yeux pour vous ;

HORACE

Vengez-vous d’un ingrat, punissez un volage.

Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!

Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi! En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,

Ne peux -tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux :

Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,

Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.

Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?

Je te préparerais des lauriers de ma main ; ïc t'encouragerais, au lieu de te distraire;

3t je te traiterais comme j'ai fait mon frère, iîélas! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui;

J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.

Il revient: quel malheur, si l'amour de sa femme Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme!

ACTE II, SCÈNE VI

SABINE

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu. Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche; Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche.

Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,

Je le désavouerais pour frère ou pour époux.

Pourrai- je tou efois vous faire une ptièrc Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère?

Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,

A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,

La mettre en son éclat sans mélange de crimes; Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien ; Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien. Brisez votre alliance et rompez-en la chaîne ;

Et puisque votre honneur veut des effets de haine, Achetez par ma mort le droit de vous haïr :

Albe le veut, et Rome; il faut leur obéir.

Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge; Alors votre combat n'aura plus rien d'elrange,

Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,

Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur. Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle Si vous vous animiez par quelque autre querelle :

Le zèle du pays vous défend de tels soins;

Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.

Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.

Ne différez donc plus ce que vous devez faire; Commencez par sa sœur à répandre son sang, Commencez par sa femme à lui percer le flanc. Commencez par Sabine à faire de vos vies

HORACE

Un digne sacrifice à vos chères patries

Vous êtes ennemis en ce combat fameux,

'Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux. Quoi ! me réservez-vous à voir une victoire Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,

Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ? Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme, Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme. Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?

Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :

Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;

Le refus de vos mains y condamne la mienne.

Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains. J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ; Vous ne les aurez point au combat occupées,

Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;

Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE

O ma femme !

CURIACE

O ma sœur !

CAMILLE

Courage, ils s'amollissent,

SABINE

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent l

ACTE II, SCÈNE VII

Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs, Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE

Que t'ai-je fait, Sabine ? et quelle est mon offense, Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?

Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu Avec toute ta force attaquer ma vertu?

Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,

Et me laisse achever cette grande journée.

Tu me viens de réduire en un étrange point;

Aime assez ton mari pour n'en triompher point. Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;

La dispute déjà m'en est assez honteuse.

Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours,

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Qu'est ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes? Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?

Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs? Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.

Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,

Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

HORACE

SABINE

N’appréhendez rien d’eux, ils sont dignes de VOUS. Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre Ce que vous souhaitez et d’un fils et d’un gendre;

Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur,

Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur. Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes; Contre tant de. vertus ce sont de faibles armes.

Ce n’est qu’au desespoir qu’il nous faut recourir. Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir,

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE

HORACE

Mon père, retenez des femmes qui s’emportent,

Et, de grâce, empêchez surtout qu’elles ne sortent.

Leur amour importun viendrait avec éclat

Par des cris et des pleurs troubler notre combat;

Et ce qu’elles nous sont ferait qu’avec justice On nous imputerait ce mauvais artifice :

L’honneur d’un si beau choix serait trop aeheté Si l’on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE

J’en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent;

Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE

adieu vous dirai-je? et par quels compliments...

SCÈNE I

SABINE

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces; Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces; Cessons de partager nos inutiles soins;

Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins. Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire? Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère?

La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,

Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.

Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres; Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres; Regardons leur honneur comme un souverain bien; Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.

La mort qui les menace est une mort si belle,

Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle. N'appelons point alors les destins inhumains,

Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains; Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire Que toute leur maison reçoit de leur victoire;

Et, sans considérer aux dépens de quel sang Leur vertu les élève en cet illustre rang,

HORACE

Faisons nos intérêts dr ceux de leur famille;

En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,

Et tiens à toutes deux par de si forts liens.

Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens. Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,

J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,

Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,

Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur. Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,

Vain effort de mon âme, impuissante lumièrç,

De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,

Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!

Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres; Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombre Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.

Tu charmais trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche. Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.

Je sens mon triste cœur percé de tous les coups Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.

Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose, Je songe par quels bras, et non pour quelle cause.

Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang Que pour considérer aux dépens de quel sang.

La maison des vaincus touche seule mon âme ;

En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,

Et tiens à toutes deux par de si forts liens,

Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens. C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !

Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!

Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez ,

Si meme vos faveurs ont tant de cruautés?

Et de quelle façon punissez-vous l'offense Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SABINE, JULIE

SABINE

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?

Est-ce la mort d'un frère où celle d'un époux?

Le funeste succès de leurs armes impies De tous les combattants a-t-il fait des hosties?

Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs, Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE

Quoi, ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?

Et ne savez-vous point que de cette maison Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?

Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes; Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,

Et, par les désespoirs d'une chaste amitié,

Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle ;

Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.

Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer, ^

HORACE

On a dans les deux camps entendu murmurer :

A voir de tels amis, des personnes si proches.

Venir pour leur patrie aux mortelles approches,

L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur, L'autre d'un si grand zèle admire la fureur;

Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,

Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.

Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix :

Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix; Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,

On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez

JULIE

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez;

Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre;

Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre. En vain d'un sort si triste on les veut garantir;

Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :

La gloire de ce choix leur est si précieuse Et charme tellement leur âme ambitieuse,

Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.

Le trouble des deux camps souille leur renommée:

Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,

Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois, Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent?

ACTE III) SCÈNE III

JULIE

Oui, mais d'autre coté les deux camps sc mutinent,

Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps. Demandent la bataille, ou d'autres combattants.

La présence des chefs à peine est respectée,

Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée;

Le roi même s'étonne, et pour dernier effort : a Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord, Consultons des grands dieux la majesté sacrée,

Et voyons si ce change à leurs bontés agrée.

Quel impie osera se prendre à leur vouloir,

Lorsqu'en un sacrifice iis nous l'auront fait voir ? »

Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;

Même aux six combattants ils arrachent les armes;

Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,

Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.

Leur' plus bouillante ardeur cede à l'avis de Tulle;

Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,

Dans Tune et l'autre armée on s'en fait une loi,

Comme si toutes deux le connaissaient pour roi.

Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes i J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé.

Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

CAMILLE, SABINE, JULIE

SABINE

Ma sœur, qm je vous dise une bonne nouvelle*

HORACE

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;

On l'a dite à mon père, et j'ctais avec lui;

Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui ;

Ge délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;

Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;

Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,

C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE

Les dieux n'ont point en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.

Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix,

Et la voix du public n'est pas toujours leur voix ;

Ils descendent bien moins dans de si bas étages,

Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,

De qui l'indépendante et sainte autorité Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C’est vouloir sans raison vous former des obstacles Que de chercher leur voix ailleurs qu’en leurs oracles ; Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre :

On l’entend d’autant moins que plus on croit l’entendre. Et, lom de s’assurer sur un pareil arrêt,

Qui n’y voit rien d’obscur doit croire que tot£ Test.

ACTE III, SCÈNE IV

SABINE

Sur ce qu’il fait pour nous prenons plus d’assurance Et souffrons les douceurs d’une juste espérance. Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,

Qui ne s’en promet rien ne la mérite pas;

11 empêche souvent qu’elle ne se déploie ;

Et, lorsqu’elle descend, sor icfus la renvoie.

CAMILLE

Le ciel agit sans nous en ces événements Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce. Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe. Modérez vos frayeurs : j'espère à mon retour Ne vous entretenir que de propos d'amour;

Et que nous n'emploîrons la fin de la journée Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE

Moi, je n'espère rien,

JULIE

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SABINE, CAMILLE

SABINE

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme

HORACE

Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme;

Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,

Si vous aviez à craindfê autant que je le dois,

Et si vous attendiez de leurs armes fatales Des maux pareils aux miens et des pertes égales?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens ;

Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens; Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,

Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.

La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.

Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux ;

L'hymen qui nous attache en une autre famille Nous détache de celle où l'on a vécu fille;

On voit d'un œil divers des nœuds si différents.

Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents;

Mais, si près d'un hymen l'amant que donne un père Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,

Notre choix impossible, et nos vœux confondus.

Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;

Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,

Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre. C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre,

Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents, C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :

L'hymen n'efface point ces profonds caractères;

ACTE m, SCÈNE IV

Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères;

La nature en tout temps garde ses premiers droits ;

Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix;

Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes; Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes ; Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez ;

Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,

En fait assez souvent passer la fantaisie.

Ce que peut le caprice, osez-le par raison,

Et laissez votre sang hors de comparaison :

C'est crime qu'opposer des liens volontaires A ceux que la naissance a rendus nécessaires.

Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,

Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;

Mais pour vous le devoir vous donne, dans vos plaintes. Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais :

Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits ;

On peut lui résister quand il commence à naître,

Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître.

Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,

A fait de ce tyran un légitime roi :

Il entre avec douceur, mais il règne par force;

Et, quand l'âme une fois a goûte son amorce,

Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut, Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;

Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

HORACB

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,

Mes filles; mais en vain je voudrais vous celer Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler;

Vos frères sont aux mains ; les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;

Et je m'imaginais dans la divinité

Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.

Ne nous consolez point : contre tant d'infortune La pitié parle en vain, la raison importune.

Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,

Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.

Nous pourrions aisément faire en votre présence De notre désespoir une fausse constance;

Mais quand on peut sans honte être sans fermeté, L'affecter au dehors, c'est une lâcheté ;

L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,

Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes. Nous ne demandons point qu'un courage si fort S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort. Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;

Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes; Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,

Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

ACTB III, SCÈNE V

LE VIEIL HORACE

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre, Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,

Et céderais peut-être à de si rudes coups,

Si je prenais ici même intérêt que vous :

Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères, Tous trois me sont encor des personnes bien chères ; Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,

Et n'a point les effets de l'amour ni du sang,

Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente Sabine comme sœur, Camille comme amante :

Je puis les regarder comme nos ennemis,

Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.

Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie ; Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;

Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.

Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,

Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,

Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement De l'affront que m'eût fait ce mol consentement Mais, lorsqu'en dépit d'eux

on en a voulu d'autres. Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres. Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,

Albe serait réduite à faire un autre choix;

Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces Sans voir leurs bras souilles du sang des Curiaces, Et de l'événement d'un combat plus humain Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.

La prudence des dieux autrement en dispose :

Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :

Il s'arme en ce besoin de générosité,

Et du bonheur public fait sa félicité.

HORACE

Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines*

Et songez toutes d'eux que vous êtes Romaines :

Vous l 'êtes devenue, et vous l'êtes encor ;

Un si glorieux titre est un digne trésor.

Un jour, un jour viendra que par toute la terre Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,

Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois.

Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :

Les dieux à notre Ænée ont promis cette gloire.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE

LE VIEIL HORACE

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets.

Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;

Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

Oh ! d'un triste combat effet vraiment funeste!

Rome est sujette d'Albe et pour l'en garantir Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !

Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;

Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :

Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

ACTE III, SCÈNE VI

JULIE

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.

Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères : Mais, comme il s'cst vu seul contre trois adversaires, Près d'être enfermé d'eux sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !

Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite I

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite,

CAMILLE

O mes frères !

LE VIEIL HORACE

Tout beau, ne les pleurez pas tous :

Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux. Que des plus nobles fleurs leHr tombe soit couverte : La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :

Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,

Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils yat vécu,

Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,

Ni d'un Etat voisin devenir la province.

Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;

Pleurez le déshonneur de toute notre race Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

HORACE

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,

Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;

Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,

Et c'était de sa vie un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable à sa patrie,

Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie,

Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,

Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour. J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,

Contre un indigne fils usant des droits d'un père, Saura bien faire voir, dans sa punition ,

L'éclatant désaveu d'un telle action.

SABINE

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,

Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE

Sabine, votre cœur se console aisément ;

Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement;

Vous n'avez point encor de part à nos misères :

Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères;

Si nous sommes sujets, c'est de votre pays.

Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis ; Et, voyant le haut point où leur gloire se monte. Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte. Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous ;

ACTE III, SCÈNE VI

Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses ;

J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances Qu'avant ce jour fini ces mains, ces propres mains, Laveront dans son sang la honte des Romains !

SABINE

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.

Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ‘i Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,

Et toujours redouter la main de nos parents?

SUS 3)Ü ÏBOISIÈME àCT&

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ne me parlez jamais en faveur d’un infâme :

Qu’il me fuie à l’égal des frères de sa femme. Pour conserver un sang qu’il tient si précieux,

Il n’a rien fait encor s’il n’evite mes yeux. Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j’atteste Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

GAMILLE

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment : Vous verrez Rome même en user autrement;

Et, de quelque malheur que le ciel l’ait comblée. Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE

Le jugement de Rome est peu pour mon regard, Camille ; je suis père, et j’ai mes droits à part. Je sais trop comme agit la vertu véritable :

C’est sans en triompher que le nombre l'accable Et sa mâle vigueur, toujours en même point,

HORACE

Succombe sous la force, et ne lui cède point.

Taisez- vous, et sachons ce que nous veut Valère,

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE

VALÈRE

Envoyé par le roi pour consoler un père,

Et pour lui témoigner…

LE VIEIL HORACE

N’en prenez aucun soin :

C’est un soulagement dont je n’ai pas besoin ;

Et j’aime mieux voir morts que couverts d’infamie Ceux que vient de m’ôter une main ennemie.

Tous deux pour leur pays sont morts en gens d’honneur. Il me suffit.

VALÈRE

Mais l’autre est un rare bonheur ;

De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

ACTE IV, SCÈNE II

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALÈRE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE

Vous redoublez ma honte et ma confusion.

.Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire.

De trouver dans la fuite un chemin à la gloire!

VALÈRE

Quelle confusion, et quelle honte à vous D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,

Qui fait triompher Rome et lui gagne un empire?

A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin, Lorsqu' Albe sous ses lois range notre destin ?

VALERE

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ? Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE

Je sais que par sa fuite il a trahi l'Etat.

VALÈRE

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat :

Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE Quoi! Rome donc triomphe!

HORACE

VALÈRE

Apprenez, apprenez La valeur de ce fils qu'à toit vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure Tous trois étant blessés, et lui sent sans blessure,

Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux, Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux :

Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse Divise adroitement trois freres qu'elle abuse.

Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,

Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé:

Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;

Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite. Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,

Se retourne, et déjà les croit demi-doraptés :

Il attend le premier, et c'était votre gendre.

L'autre, tout indigne qu'il ait osé l'attendre,

En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,

Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.

Albe à son tour commence à craindre un sort contraire j Elle crie au second qu'il secoure son frère :

Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;

Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

VALÈRE

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place., Et redouble bientôt la victoire d'Horace :

Son courage sans force est un debiie appui;

Voulant venger son frère, il tombe auprès de liù»

ACTE IV, SCÈNE II

L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie,

Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie. Comme notre héros se voit près d'achever,

C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :

« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frèrè^ Rome aura le dernier de mes trois adversaires,

C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, ■»

Dit-il; et tout d'un temps on le voit y voler.

La victoire entre eux deux n'etait pas incertaine: L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine, Et, comme une victime aux marches de l'autel,

Il semblait présenter sa gorge au coup mortel.

Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,

Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours f O d'un État penchant I'inespere secours!

Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!

Appui de ton pays, et gloire de ta race!

Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments !

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse Tcn front victorieux de larmes d'allégresse !

VALÈRE

Vos caresses bientôt pourront se déployer;

Le roi dans un moment vous le va renvoyer,

Et remet à demain la pompe qu'il prépare D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare: Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux Par des chants de victoire et par de simples vœux,

HORACE

C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie Faire office vers vous de douleur et de joie;

Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;

Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui-.

Il croit mal reconnaître une vertu si pure,

Si de sa propre bouche il ne vous en assure, ,

S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État»

LE VIEIL HORACE

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,

Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi.

Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi

Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire

Au-dessous du mérite et du fils et du père.

Je vais lui témoigner quels nobles sentiments La vertu vous inspire en tous vos mouvements,

Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

ACTE IV, SCÈNE IV

On pleure injustement des pertes domestiques,

Quand on en voit sortir des victoires publiques.

Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous*. Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ;

Après cette victoire, il n'est point de Romain Qui ne soit glorieux de yoqs donner la main.

Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;

Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,

Et ses trois frères morts par la main d'un époux Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous; Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,

Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage Fera bientôt régner sur un si noble cœur Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur. Cependant étouffez cette lâche tristesse ;

Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse; Faites-vous voir sa sœur, et qu'on un même flanc Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV

CAMILLE

Oui, je iui ferai voir, par d'infaillibles marques, Qu'un véritable amour brave la main des Parques Et ne prend point de lois de oes cruels tyrans Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.

Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche; Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,

HORACE

Impitoyable père, et par un juste effort,

Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort. En vit-on jamais un dont les rudes traverses Prissent en moins de rien tant de faces diverses?

•Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,

Et portât tant de coups avant le coup mortel? Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte De joie et de douleur, d'osperance et de crainte; Asservie en esclave à plus d'evénements,

Et le piteux jouet de plus de changements ?

Un oracle m'assure, un songe me travaille ;

La paix calme l'effroi que me fait la bataille;

Mon hymen se prépare, et presque en un moment, Pour combattre mon frère on choisit mon amant;

Ce choix me désespère, et tous le désavouent,

La partie est rompue, et les dieux la renouent ; Rome semble vaincue, et seul des trois Albains, Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.

O dieux ! sentais-je alors des douleurs trop légères Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir L'aimer encor sans crime et nourrir

quelque espoir? Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle;

Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux D'un si triste succès le récit odieux,

Il porte sur le front une allégresse ouverte,

Que le bonheur public fait bien moins que ma perte, Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,

Aussi bien que mon frere il triomphe de lui.

Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste: On demande ma joie en un jour si funeste ;

Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur Et baiser une main qui me perce le cœur.

ACTE IV, SCÈNE V

En un sujet de pleurs si grand, si légitime.

Se plaindre est une honte, et soupirer un crime.

Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,

Et si l'on n'est barbare on n'cst point généreux. Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père,

Soyons indigne sœur d'un si généreux frère!

C'est gloire de passer pour un cœur abattu Quand la brutalité fait la haute vertu.

Eclatez, mes douleurs! à quoi bon vous contraindre? Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre? Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;

Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect!

Offensez sa victoire, irritez sa colère,

Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire!

Il vient : préparons-nous à montrer constamment Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE Y

HORACE, CAMILLE, PROCULE (Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,

Le bras qui rompt le cours de no* destins contraires,

Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux Etats.

HORACE

Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire, Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,

Et nos deux frères morts dans le malheur des armes Sont trop payés de sang pour exiger des larmes. * Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang répandu,

Je cesserai pour eux de paraître affligée,

Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée;

Mais qui me vengera de celle d'un amant Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE

O mon cher Curiace!

HORACE

O d'une indigne sœur, insupportable audace !

D'un ennemi public dont je reviens vainqueur Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœuri Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!

Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!

Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,

Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs!

Tes flammes désormais doivent être étouffées;

ACTE IV, SCÈNE V

Bannis-les de ton âme et songe à mes trophées;

Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;

Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,

Rends-moi mon Curiace ou laisse agir ma flamme'

Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;

Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;

Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,

Qui, comme une Furie attachée à tes pas,

Te veut incessamment reprocher son trépas.

Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,

Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes. Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,

Moi-même je le tue une seconde fois!

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie Que tu tombes au point de me porter envie)

Et voies bientôt souiller par quelque lâcheté Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!

Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,

Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur? Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,

Et préfère du moins au souvenir d'un homme Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome ! l'unique objet de nu« ressentiment 1

HORACE

Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant {

Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !

Rome enfin, que je hais parce qu'elle t'honore 1 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,

Saper ses fondements encor mal assurés !

Et, si ce n’est assez de toute l’Italie,

Que l’Orient contre elle à l’Occident s’allie!

Que cent peuples unis des bouts de l’univers Passent pour la détruire et les monts et les mers! Qu’elle-même sur soi renverse ses murailles!

Et de ses propres mains déchiré ses entrailles !

Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,

Fasse pleuvoir sur elle un deluge de feux!

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,

Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,

Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, mettant l’épée à la main et poursuivant sa sœur , qui s'enfuit.

C’est trop, ma patience à la raison fait place.

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace!

Camille, blessée, derrière le théâtre.

Ah! traître!

HORACE, revenant sur le théâtre .

Ainsi reçoive un châtiment soudain Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

PROCULE

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur*, Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :

Qui maudit son pays renonce à sa famille.

Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis* De ses plus chers parents il fait ses ennemis ;

Le sang même les arme en haine de son crime,

La plus prompte vengeance en est plus légitime,

Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,

Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SABINE, HORACE, PROCULE

SABINE

A quoi s'arrête ici ton illustre colère?

Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père.

HORACE

Viens repaître tes yeux d'an spectacle si doux,

Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,

Immole au cher pays des vertueux Horaces Ce reste malheureux du sang des Curiaces.

Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;

Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta soeur.

Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères;

Je soupire comme elle et déploré mes frères :

Plus coupable en ce point contre tes dures lois Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois, Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue. Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,

Et ne m'accable point d'une indigne pitié.

Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme

Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,

C'est à toi d'elever tes sentiments aux miens,

Non à moi de descendre à la honte des tiens.

Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse : Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,

Participe à ma gloire au lieu de la souiller.

Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.

Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?

Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi. Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.

Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,

ACTE IV, SCÈNE VII

Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :

J'en ai les sentiments que je dois en avoir,

Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;

Mais enfin je renonce à la vertu romaine Si, pour la posséder, je dois être inhumaine.

Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,

Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques Et ne regardons point des biens communs à tous,

Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous; Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?

Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,

Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches discours N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?

Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?

Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;

Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,

Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.

Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse, Ecoute ta pitié, si ta colère cesse ;

Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,

A punir ma faiblesse ou finir mes douleurs :

Je demande la mort pour grâce ou pour supplice :

Quelle soit un effet d'amour ou de justice,

N'importe; tous ses traits n'auront rien que de doux Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes Un empire si grand sur les plus belles âmes,

Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!

HORACE

A quel point ma vertu devient-elle réduite !

Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.

Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

Sabine, seule.

O colère ! ô pitié ! sourdes à mes désirs,

Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse, Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce ! Ailons-y par nos pleurs faire encore un effort, n'employons après que nous à notre mort.

SKî DU QUATRIÈME ACTE

SCÈNE I

LE VIEIL HORACE, HORACE

LE VIEIL HORA.CE

Retirons nos regards de cet objet funeste,

Pour admirer ici le jugement céleste :

Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut;

Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse : Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,

Et rarement accorde à notre ambition L'entier et pur honneur d'une bonne action.

Je ne plains point Camille : elle était criminelle ;

Je me tiens pl^s à plaindre, et je te plains plus qu*elle Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;

Toi, d'avoir par sa mort deshonoré ta main.

Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;

Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte;

Son crime, quoique énorme et digne du trépas,

Etait mieux impuni que puni par ton bras,

HORACE

HORACE

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître : J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître. Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,

S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,

Si ma main en devient honteuse et profanée,

Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée : Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté A si brutalement souillé la pureté.

Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;

Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace. C'est en ces actions dont l'honneur est blessé Qu'un père tel que vous se montre intéressé :

Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ; Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule.

Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;

Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même,'

Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,

Et ne les punit point, de peur de se punir.

Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes :

Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer scs gardes,

SCÈNE II

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE HORACE. Troupe de gardes.

LE VIEIL HORACE

Ah! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi;

Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi î Permettez qu'à genoux...

TULLE

Non, levez- vous, mon père,

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.

Un si rare service et si fort important Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(Montrant Valère.) V

Vous en aviez déjà sa parole pour gage :

Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas.

Comme de vos deux fils vous portez le trépas,

Et que, déjà votre âme étant trop résolue,

Ma consolation vous serait superflue :

Mais je viens de savoir quel étrange malheur D'un fils victorieux a suivi la valeur,

Et que son trop d'amour pour la cause publique,

Par ses mains, à son père ôte une fille unique.

Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort.

Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

HORACE

TULLE

C'est l'effet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme vous Que le malheur succède au bonheur le plus doux :

Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,

Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.

Si vous pouvez trouver dans ma compassion Quelque soulagement pour votre affliction,

Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,

Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois Dépose sa justice et la force des lois,

Et que l'Etat demande aux princes légitimes Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes, Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir. Souffrez...

LE VIEIL HORACE

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice TULLE

Permettez qu'il achève, et je ferai justice.

J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu : C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;

Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE

Souffrez donc, ô grand roi ! le plus juste des rois,

ACTE V, SCÈNE îï

Non que nos cœurs jaloux de scs honneurs s'irritent; S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent; Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,

Nous sommes tous encor prêts d4y contribuer :

Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable, Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable. Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,

Si vous voulez régner, le reste des Romains ;

Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,

Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,

Ont tant de fois uni des peuples si voisins,

Qu'il est peu de Romains que le parti contraire N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère, Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs, Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.

Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes L'autorise à punir ce crime de nos larmes.

Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,

Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,

Et ne peut excuser cette douleur pressante Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante, Quand, près d'être éclairés du

nuptial flambeau- Elle voit avec lui son espoir au tombeau?

Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;

Il a sur nous un droit et de mort et de vie :

Et nos jours criminels ne pourront plus durer Qu'autant qu'à sa clémence il plaira i'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome Combien un pareil coup est indigne d'un homme •

HORACE

Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux : Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage, D'un frère si cruel rejaillir au visage :

Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir; Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir : Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.

Vous avez à demain remL le sacrifice;

Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents, D'une main parricide acceptent de l'encens?

Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine;

Ne le considérez qu'en l'objet de leur haine.

Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats Le bon destin de Rome a plus fait que son bras. Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire, Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,

Et qu'un si grand courage, après ce noble effort, Fût digne en même jour de triomphe et de mort. Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,

En ce lieu, Rome a vu le premier parricide,

La suite en est à craindre, et la haine des deux.' Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE

Défendez-vous, Horace.

HORACE

A quoi bon me défendre?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre;

Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi;

Et le plus innocent devient soudain coupable

ACTE V, SCÈNE II

Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable; C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser.

Notre sang est son bien, il en peut disposer;

Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose.

Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.

Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir;

D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.

Je ne reproche point à l'ardeur de Valère Qu'en amant de la sœur il accuse le frère ;

Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;

Il demande ma mort, je la veux comme lui.

Un seul point entre nous met cette différence,

Que mon honneur par la cherche son assurance,

Et qu'à ce même but nous voulons arriver,

Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver. Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière. Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,

Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.

Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce, S'attache à son effet pour juger de sa force;

Il veut que scs dehors gardent un même cours, Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours : Après une action pleine, haute, éclatante,

Tout ce qui brille moins remplit mal son attente ;

11 veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux '} Il n'examine point si lors on pouvait mieux,

Ni que, s'il ne voit pas sans eesse une merveille, L'occasion est moindre et la vertu pareille;

Son injustice accable et détruit les grands noms : L'honneur des premiers faits se perd par les seconds,; Et quand la renommée a passé l'ordinaire,

Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien taire.

HORACE

Je ne vanterai point les exploits de mon bras;

Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats*

Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,

Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,

Et que tout mon courage, aorès de si grands coups* Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous;

Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,

La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire : Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,

Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.

Un homme tel que moi voit sa gloire ternie Quand il tombe en péril de quelque ignominie :

Et ma main aurait su déjà m'en garantir :

Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir;

Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre; C'est vous le dérober qu'autrement le répandre;

Rome ne manque point de généreux guerriers;

Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauviers;

Que Votre Majesté désormais m'en dispense :

Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense, Permettez, ô grand roi ! que de ce bras vainqueur Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

ACTE V, SCÈNE III

Les douleurs d'une sœur et colles d'une femme,

Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,

Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.

Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice Dérober un coupable au bras de la justice;

Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez— 1« comme tel.

Et punissez en moi ce noble criminel;

De mon sang malheureux expiez tout son crime ; Vous ne changerez point pour cela de victime;

Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,

Mais en sacrifier la plus chère moitié.

Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même; Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,

Ï1 mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ;

La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne. Augmentera sa peine et finira la mienne.

Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,

Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.

Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée De toute ma famille a la trame coupée!

Et quelle impiété de haïr un époux

Pour avoir bien servi les siens, l'Etat et vous!

Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères* N'aimer pas un mari qui finit nos misères!

Sire, delivrez-moi, par un heureux trépas,

Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas :

J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.

Ma main peut me donner ce que je vous demande; Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,

Si je puis de sa honte affranchir mon époux;

HORACE

Si je puis par mon sang apaiser la colère Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère.

Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur.

Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE

Sire, e'est donc à moi do répondre à Valère.

Mes enfants avec lui conspirent contre an père;

Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(A Sabine.)

Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,

Yeux quitter un mari pour rejoindre tes frères,

Va plutôt consulter leurs mânes généreux;

Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux c Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,

Si quelque sentiment demeure après la vie,

Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups. Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous;

Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,

Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche, L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.

Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

(Au roi.)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :

Un premier mouvement ne fut jamais un crime;

Et la louange est due, au lieu du châtiment.

Quand la vertu produit ce premier mouvement.

Aimer nos ennemis avec idolâtrie,

De rage en leur trépas maudire la patrie,

Souhaiter à l'Etat un malheur infini ,

ACTE V, SCÈNE ÏII

C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.

Le seul amour de Rome a sa main animée ;

Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.

Qu'ai-jc dit. Sire? Il l'est, et ce bras paternel L'aurait déjà puni s'il était criminel;

J'aurais au mieux usé de l'entière puissance Que me donnent sur lui les droits de la naissance; J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.

C'est dont je ne veux point de témoin que Vaîère;

Il a vu quel accueil lui gardait ma colère Lorsqu'i^norant encor la moitié du combat,

Je croyais que sa luite avait trahi l'Etat.

Qui le fait se charger des soins de ma famille?

Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?

Et par quelle raison, dans son juste trépas,

Prend-il un intérêt qu'un pcre ne prend pa^.

On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres! Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,

Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(A Valère.)

Tu peux pleurer, Valère, et meme aux yeux d'Horace; Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :

Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front. Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre, Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre, L'abandonnerez-vous à l'infame couteau Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau? Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme

HORACE

Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?

Dis, Yalère, dis-nous si tu veux qu'il périsse,

Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :

Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix Font résonner encor du bruit de ses exploits?

Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces?

Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?

Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire. Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,

Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.

Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,

Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, Sire : et, par un juste arrêt,

Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.

Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire ;

Il peut la garantir encor d'un sort contraire.

Sire, ne donnez rien à mes debiles ans :

Rome aujourd'hui m'a vu pere ue quatre enfants;

Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :

Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle ;

N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui;

Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à iui.

Horace, ne crois pas que le peuple stupide Soit le maître absolu d'un renom bien solide.

Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,

Mais un moment l'élève, un moment le détruit;

ACTE Y, SCÈNE III

Et ce qui contribue à notre renommée Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits , A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;

C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire ;

Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.

Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,

Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,

D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.

Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,

Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche.

Et Rome tout' entière a parle par ma bouche.

VALÈRE

Sire, permettez-moi. . .

TULLE

Valère, c'est assez.

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;

J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes.

Et toutes vos raisons me sont encor présentes.

Cette énorme action faite presque à nos yeux Outrage la nature et blesse jusqu'aux dieux.

Un premier mouvement qui produit un tel crime Ne saurait lui servir d'excuse légitimé :

Les moins sévères lois en ce point sont d'accord,

Et, si nous les suivons, il est digne de mort.

Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,

Ce crime, quoique grand, enorme, inexcusable,

Vient de la même épée et part du même bras

HORACE

Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.

Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie.

Parlent bien hautement en faveur de sa vie :

Sans lui, j'obéirais où je donne la loi,

Et je serais sujet où je suis deux fois roi.

Assez de bons sujets dans toutes les provinces Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas Par d'illustres effets assurer leurs Etats ;

Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.

De pareils serviteurs font les forces des rois,

Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.

Qu' elles se taisent donc, que Rome dissimule Ce que dès sa naissance elle vit en Romule :

Elle peut bien souffrir en son libérateur Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :

Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;

Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;

D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.

Vis poui servir l'Etat, vis, mais aime Valcre;

Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colere :

Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,

Sans aucun sentiment résous-toi de le voir. •

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse.

Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :

C’est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;

Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice, •

ACTE V, SCÈNE II

Si nos prêtres, avant que de sacrifier,

Ne trouvaient les moyens de le purifier :

Son père en prendra soin; il lui sera facile D’apaiser tout d’un temps les mânes de Camille.

Je la plains ; et, pour rendre à son sort rigoureux Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,

Puisqu’en un même jour l’ardeur d’un même zèle Achève le destin de son amant et d’elle,

Je veux qu’un même jour, témoin de leurs deux morts. En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIS* D'HOBACS

Paris. — Imprimerie Nouvelle (.assoc. ouv.), 11, rue Cadet*

A. Mangeot, direclear.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/chefsdoeuvredepi02corn. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.